

L'Initiation

ORGANE OFFICIEL DE L'ORDRE MARTINISTE

Revue fondée en 1888 par PAPUS (Dr Gérard ENCAUSSE)

Directeur et Rédacteur en Chef

Dr Philippe ENCAUSSE

— 1952 —

SOMMAIRE

Adieu à René Wibaux	1
Introduction au Martinisme , par J. de LUQUÈRE (WIBAUX)	2
«La Flûte Enchantée» ou le testament philosophique de Mozart	6
Le vrai visage de l'Alchimie , par Serge HUTIN	14
Missions comparées de l'Eglise et de la Maçonnerie	22
Etincelles politiques de L.-C. de SAINT-MARTIN	29
In Memoriam : Pierre de Ribaucourt	42
Le docteur Edouard Bertholet	44
Le Ministère de l'Homme-Esprit (3^e partie) par L.-C. de SAINT-MARTIN	50
Nous avons lu pour vous	63
Rituel opératif et général (dates 1966-67)	



L'Initiation

CAHIERS DE DOCUMENTATION ÉSOTÉRIQUE TRADITIONNELLE

Directeur : Dr Philippe ENCAUSSE

Administrateur : Georges COCHET
8, rue Stanislas-Meunier, à Paris-XX^e

Comité de Rédaction :

Robert AMADOU - Robert AMBELAIN - Robert DEPARIS
Philippe ENCAUSSE - Bertrand de MAILLARD - Irénée SEGURET.

Secrétaires de Rédaction :

Gérard ENCAUSSE (petit-fils de PAPUS) et « MARCUS »

★

Dépositaire Général : A. VILLAIN - Les Editions Traditionnelles (Ancienne Librairie CHACORNAC Frères) - 11, quai St-Michel, Paris (V^e).
(Tél. : ODE. 03-32)

★

Chaque rédacteur de L'Initiation publie ses articles sous sa seule responsabilité.

Tout livre ayant un rapport avec l'Occultisme et dont il sera envoyé un exemplaire au docteur Philippe ENCAUSSE, 46, Boulevard du Montparnasse, Paris-15^e, sera sûrement annoncé et, s'il y a lieu, analysé dans un prochain Cahier de L'Initiation.

— 1 —



René WIBAUX

L'Ordre Martiniste, entre autres, est en deuil. Notre cher et très illustre Frère, le docteur René WIBAUX, nous a quittés en novembre 1965.

Dans un prochain numéro de « L'Initiation », Robert AMBELAIN adressera à notre regretté Maître l'hommage que mérite toute une vie de dévouement, tant sur le plan médical que dans le domaine initiatique.

Homme au grand cœur, humaniste, médecin réputé, haut fonctionnaire estimé, disciple dévoué de PAPUS, Martiniste dans toute la noble acception du terme, Souverain Grand Maître de divers Ordres initiatiques, Déporté-Résistant, René WIBAUX était aussi modeste que bon. Quelle perte pour nous tous !

L'on trouvera ci-après une réimpression de l'article que René WIBAUX avait bien voulu publier, dans le n° 1 de « L'Initiation », sous son pseudonyme de J. de LUQUERE, article riche d'enseignements à divers titres.

Que Madame René WIBAUX et les siens reçoivent ici nos condoléances les plus sincères. Nous adressons à René WIBAUX, dans l'Autre, une pensée d'affectueuse gratitude pour tout ce que nous lui devons les uns et les autres.

Au revoir, ami WIBAUX, et que la paix de Notre Seigneur le CHRIST JESUS soit avec toi !

Ph. E.

INTRODUCTION AU MARTINISME

par J. de LUQUÈRE S : : I : :

Dans cet article liminaire nous avons voulu jeter les bases d'études plus amples sur l'histoire et la doctrine martinistes. Nous n'avons pas la méthode scientifique de l'historien d'une part, ni l'autorité suffisante pour asseoir une thèse mystique d'autre part, aussi notre but s'est-il réduit à dégager l'origine et suivre la concrétisation d'un mouvement philosophique dont l'importance est par tous reconnue. En partant de ces bases un autre, plus autorisé que nous-même, parce que marqué originellement du sceau de la connaissance occulte, exposera dans cette revue l'histoire et la doctrine actuelle du Martinisme.



Quand, dans une révolution de l'histoire, un courant populaire renverse des idoles, il se crée un besoin d'en ériger de nouvelles. C'est ce phénomène qui marqua la deuxième partie du dix-huitième siècle : la philosophie avait sapé les fondements de la religion cléricale et ceux qui se croyaient des esprits forts se réfugièrent dans des croyances magiques, qu'entretenaient d'ailleurs certains thaumaturges comme Saint Germain et Cagliostro. N'a-t-on pas vu à cette époque de grands seigneurs évoquer le diable en espérant son apparition ! Mais, dans ce monde inquiet, désaxé et avide de connaissances nouvelles, il y avait des esprits curieux et honorables qui ne se départissaient pas d'un fond de cartésianisme et qui essayaient d'interpréter les phénomènes que pouvaient révéler les recherches de nombreux savants. N'oublions pas que Mesmer allait paraître et, par ses expériences très scientifiques, allait tourner les têtes les plus solides. On ne peut s'étonner alors qu'un vent de mysticisme ait caressé la société et créé ces inspirés, dont la fameuse prophétie de Cazotte illustre l'existence.

Mais il ne faut pas s'arrêter aux scories qui surnagent toute ébullition et que le vulgaire a tendance à considérer comme le résultat du phénomène. Il y eut des penseurs modestes et sincères qui, par une véritable maïeutique aurait dit Socrate, se penchèrent sur les grands problèmes métaphysiques. Bien que la science recule sans cesse les bornes du domaine d'exploration, il reste tant d'obscurités inexplicables par la méthode raisonnée, qu'il est permis à des chercheurs guidés par l'intuition d'en donner des explications valables. Or, ces recherches mènent à la lumière par un sentier bordé de belles fleurs enivrantes, mais vénéneuses parce qu'elles n'ont que l'odeur d'une fausse science ; il faut les délaïsser si on ne veut pas perdre l'esprit et s'écarter de la voie véritable de la sagesse.

Notre intention n'est pas d'expliquer les phénomènes en accumulant les hypothèses, mais de constater les faits avec objectivité ; il

appartiendra au lecteur d'en tirer les conclusions que lui inspireront ses propres inclinations philosophiques. De même nous nous abstenons de répéter certains faits d'histoire qu'on trouve dans des livres fort bien faits, mais nous nous efforçons d'essayer d'expliquer l'enchaînement des faits qui ont abouti à la conception d'une doctrine nouvelle.

Le Forestier prétend, hâtivement à notre avis, qu'au dix-huitième siècle « les loges maçonniques sont des asiles discrets et sûrs, des oasis ombreuses au milieu du Sahara dans lesquelles errent les pèlerins du surnaturel ». C'est une généralisation exagérée ; que certains thaumaturges se soient introduits dans les loges, ou même aient créé des rites à allure maçonnique, le fait est incontestable ; mais, en général, les loges maçonniques dignes de ce nom restèrent étrangères à ces mouvements.

Le Martinisme est surtout une méthode de penser. Si, à certains moments, il s'appuya sur des groupements maçonniques, ce ne fut qu'une tactique nécessaire à une discipline de conduite ; mais nous voudrions insister sur ce postulat : la Maçonnerie et le Martinisme sont compatibles dans les spéculations d'un initié ; mais ils sont indépendants l'un de l'autre. Il est avéré que les martinistes se recrutent souvent parmi les maçons les plus éclairés, mais IL N'EST PAS NECESSAIRE D'ÊTRE MAÇON POUR ÊTRE MARTINISTE.



De tous les grands mystiques du XVIII^e siècle, le plus éminent fut certainement Emmanuel de Swedenborg. C'était un savant physicien, chimiste et mathématicien de grande valeur, nous insistons volontairement sur ce détail de sa formation intellectuelle. Comme Pascal, il fut brusquement inspiré et écrivit un certain nombre d'ouvrages dont les plus célèbres furent les « Arcanes célestes » et la « Nouvelle Jérusalem et sa doctrine céleste », où il développe une interprétation mystique des livres saints et de l'apocalypse. Pendant sa longue existence Swedenborg eut beaucoup de disciples dont incontestablement le plus célèbre en France fut Don Martinez de Pascallis.

En fait, dans notre pays, la doctrine Swedenborgienne ne se propagea pas dans sa forme originale ; et, en vain, en 1767, le chirurgien Chastagnier essaya de propager le système de la nouvelle Jérusalem. Mais l'enseignement de Swedenborg se retrouve entier dans celui de Martinez.

Papus affirme que Martinez fut initié à Londres par Swedenborg. S'il n'apporte pas ses sources, nous le croyons plus volontiers que Le Forestier qui nie cette filiation. Papus a dû avoir de bonnes raisons de soutenir cette thèse, que viennent corroborer toutes les similitudes de doctrine des deux initiés.

Nous ne sommes pas des thuriféraires et nous avouons que Martinez, s'il fut un incontestable inspiré, était de culture intellectuelle médiocre ; ses lettres sont en effet pénibles à lire.

Nous croyons, comme Van Rijnberk, que le nom de Martinez de

Pascallis n'est qu'un hiéronymé et qu'il s'appelait De Latour de la Cases, très probablement d'origine espagnole et peut-être d'ascendance juive ; de toutes façons, il était excellent catholique.

Martinez prétendait que ses connaissances étaient d'origine orientale. Bien que beaucoup d'auteurs apparentent sa doctrine à la cabale arabe, des indices très sérieux militent en faveur de la réalité d'un voyage en Chine, que le thaumaturge prétend avoir fait dans sa jeunesse. De toutes ces données métaphysiques sortit en 1764 l'Ordre des « Elus-Cohens » pratiquant un panthéisme mystique qui séduisit beaucoup d'Écossais.

Pour répandre son ordre, Martinez se déplaça à travers toute la France, mais ses deux havres principaux furent Bordeaux (en 1770, il habitait chez un juif converti près de la porte de la Monnaie) et Paris (en 1771, il habitait l'hôtel des Trois-Rois, rue Montorgueil). L'ordre des Elus-Cohens fut prospère de 1760 à 1775. Il ne présente en réalité dans son rituel que des analogies avec la maçonnerie, aussi la Grande Loge de France, en 1765, refusa de reconnaître ce système ; ce ne fut que plus tard que le Grand Orient, pratiquant sa politique d'absorption, le reconnut comme rite maçonnique.

Il faut noter que Claude de Saint-Martin, qui fréquenta les Elus-Cohens au début, renia plus tard ce système maçonnique et que Wuillermoz également l'abandonna pour se consacrer au rite écossais rectifié.

Vers 1771, les archives des « Elus-Cohens » furent déposées dans les archives des philalèthes (Illuminés) où elles furent retrouvées après la Révolution.

Le grade ultime des Elus-Cohens était Réau-Croix ; les historiens ont souvent confondu ce grade avec celui de Rose-Croix. Celui-ci est l'aboutissement d'une longue tradition ésotérique transmise à travers les siècles, alors que le Réau-Croix (Réau : puissant prêtre) est la plus haute dignité d'un système occultiste. Comme écrit Wuillermoz le 20 octobre 1780 au prince de Hesse :

« J'admets les connaissances des Rose-Croix, mais leur base est toute de nature temporelle, ils n'opèrent que sur la matière mixte, c'est-à-dire mélangée de matériel et de spirituel et ont, par conséquent, des résultats plus apparents que ceux des Rose-Croix qui opèrent sur le spirituel temporel et dont les résultats se présentent sous forme d'hiéroglyphes. »

Martinez, chez les Elus-Cohens, pratiquait des opérations magiques. Wuillermoz et d'autres disciples ne purent l'imiter, ce qui provoqua des récriminations amères et même des doutes sur la vocation du maître. Saint-Martin dut avoir la même mésaventure, puisqu'il avoue avoir « peu d'astral ». Martinez pratiquait donc ce qu'on devait appeler le magnétisme animal, que développera bientôt Mesmer.

L'influence des idées de Martinez fut énorme. On peut lui attribuer la vocation de Don Perneti, le fondateur des Illuminés, dont dérivent les Philalèthes qu'on peut considérer comme les fourriers de la Révolution française. Wuillermoz aussi coiffa le rite écossais rectifié

de stricte observance templière de deux grades inspirés du martinisme, les Profès et les Grands Profès (dont le plus illustre représentant fut Joseph de Maistre). Ces grades créés en 1778 furent supprimés en 1782 au convent de Wilhemsad que présidait le duc de Brunswick (neveu de Frédéric II).

Le premier secrétaire de Martinez fut l'abbé Fournié, dont l'intelligence et l'ardeur au travail ne furent jamais à la hauteur de sa ferveur mystique. D'une qualité bien supérieure fut le deuxième secrétaire, le comte Claude de Saint-Martin. C'était un excellent officier qui quitta l'armée pour se consacrer au service de Martinez et plus tard à la publication d'ouvrages philosophiques sous le pseudonyme de « Philosophe Inconnu ». On peut dire que Saint-Martin orienta la doctrine de Martinez et on peut se demander s'il n'est pas le véritable père du Martinisme. En tout cas, c'est avec lui que Martinez rédigea le « traité de la Réintégration » qui devait être le fondement de la doctrine.

On peut s'étonner que Martinez parfois manqua de psychologie dans le choix de ses adeptes, au point de confier les fonctions de substitut général du rite à Bacon de la Chevalerie, qui fut ensuite un acharné contempteur. Par contre, Wuillermoz et Saint-Martin, malgré leurs différends avec le maître, lui restèrent fidèles jusqu'à sa mort.

Bacon de la Chevalerie était pourtant un intrigant qui s'affilia à tous les systèmes maçonniques, souvent avec des intentions impures. Ses tractations tortueuses font supposer qu'il essayait de tirer profit de sa position. Ses pouvoirs étaient étendus puisque ce fut lui qui, le 13 mars 1768, donna à Wuillermoz le grade de Réau-Croix.

Il faut reconnaître que Martinez se brouilla avec la plupart de ses disciples ; il devait être d'un caractère difficile. D'autre part, en vertu de l'adage « le prêtre vit de l'autel », il cherchait à tirer de son enseignement les subsides nécessaires à son existence matérielle. Cette imposition ne semble pas avoir été acceptée facilement par ses adeptes.

Nous n'avons pas à prendre parti dans toutes les querelles suscitées par la chronologie de la descendance spirituelle de Martinez, mais si nous négligeons ceux des disciples dont l'action fut nulle et sans postérité, nous ne conserverons que le nom de deux grands initiés qui recueillirent le flambeau du maître :

1° Wuillermoz, qui ne fut jamais satisfait de l'évolution mystico-politique du Philosophe Inconnu et garda au Martinisme une allure pseudo-maçonnique ;

2° Saint-Martin, qui pratiquait non l'initiation comme Wuillermoz, mais une communication directe individuelle :

« Je puis vous assurer, disait-il, que j'ai reçu par la voie de l'intérieur des vérités et des joies, mille fois au-dessus de ce que j'ai reçu par l'extérieur. »

C'est ce qui explique quelques discussions doctrinales qui sont encore d'actualité.

Tel est le canevas qui peut servir de base à certaines des études qui seront publiées dans « L'Initiation ».

« LA FLÛTE ENCHANTÉE »

OU LE TESTAMENT PHILOSOPHIQUE DE MOZART

En tant que martinistes, nous nous refusons à ne considérer dans les êtres, les faits et les choses, que le seul aspect extérieur, immédiatement perceptible. Nous cherchons à appréhender ce qu'il y a derrière la manifestation physique ou matérielle, nous essayons d'acquiescer une vision intérieure de l'Univers, car nous sommes persuadés, tel Saint-Exupéry, que « l'essentiel est invisible ». Ces idées qui sont les nôtres devraient toujours être présentes à l'esprit de celui qui se penche sur un personnage aussi secret que MOZART et son œuvre combien ésotérique, *la Flûte Enchantée*. Cette œuvre, ou plus exactement son livret, fut considérée par la majorité des musicologues, jusqu'à une époque fort récente, et même parfois maintenant, comme un conte de fées aux personnages falots, sans logique dans son déroulement dramatique, dans lequel on avait incorporé tant bien que mal, des allusions au symbolisme de la Franc-Maçonnerie. Pour ceux-là, la musique de MOZART vient heureusement transfigurer de sa grâce cette pièce de caractère médiocre. Est-il nécessaire de dire que cette opinion est fondée sur une méconnaissance totale de l'œuvre ? MOZART, en effet, ne chercha point à transfigurer en quoi que ce soit son livret, dans l'élaboration duquel il était responsable pour une large part, mais c'est, au contraire, parce que ce texte exprimait pleinement, pour la première fois, ses convictions profondes et son idéal largement humanitaire, qu'il eut à cœur de mettre dans cet opéra la plus large mesure de son génie.

Dans ce travail très imparfait, et surtout très incomplet, j'essaierai d'abord de vous démontrer combien peut se justifier le titre que me suggéra notre F. Président, soit *la Flûte Enchantée* ou le *Testament Philosophique de MOZART*. Ensuite, nous tenterons ensemble de pénétrer, du moins partiellement, la signification ésotérique de l'ouvrage lui-même.

Considérer *la Flûte Enchantée* comme le testament philosophique de MOZART nous amène, en premier lieu, à répondre à la question : qui est l'auteur de ce livret tellement décrié ? Poème de Giesecke et Schikaneder, pouvons-nous lire sur la première page de la partition. La réalité n'est cependant pas si simple. Cela provient, en grande partie, du fait que les auteurs eux-mêmes furent les propagateurs d'une fausse tradition. Il leur importait de donner à penser aux esprits mal intentionnés que le symbolisme maçonnique était inclus par hasard, pour ajouter une note pittoresque et mystérieuse, et céler ainsi qu'il était le fil conducteur et la raison d'être de ce drame, dont Antonio Coën disait qu'il « constitue, d'un bout à l'autre, une cérémonie initiatrice ».

Acceptons, cependant, d'être pour un instant le jouet des apparences. Vers 1780, Christian Martin Wieland publie un recueil de contes fantastiques, parmi lesquels se trouve *Lulu* ou *la Flûte Enchantée*. Quelques années plus tard, un directeur de théâtre viennois, Emmanuel Schikaneder, décide de tirer de ce conte un livret susceptible de donner matière à un opéra à grandes machineries, dans le goût populaire. Or, un ouvrage aux titres et sujets similaires, *Kaspar le Bassoniste* ou *la Cithare Magique*, venant d'être représenté dans la même ville, en un théâtre concurrent, la nécessité s'imposa de remanier le projet initial.

Etude présentée au Groupe :: « Fraternité » du Collège de Paris en novembre 1964.

Charles Louis Giesecke, dont je vous reparlerai un peu plus loin, accepta de se charger du travail. Il opéra la transformation, entre autres procédés, en introduisant de nombreuses allusions aux anciennes initiations égyptiennes, ainsi qu'aux rites maçonniques. Enfin, sous la directive de MOZART, plusieurs modifications finales auraient encore été faites au texte de l'ouvrage.

En fait, nous sommes amenés à reconsidérer ces données sous une lumière nouvelle, quand nous apprenons que Wieland, Schikaneder, Giesecke et Mozart étaient tous les quatre francs-maçons, affiliés à la Loge « L'Espérance Couronnée ». De plus, il s'avère que Mozart et Giesecke étaient, en quelque sorte, des disciples personnels du Grand Maître de l'Ordre en Autriche, Ignace von Born. Celui-ci avait publié, en 1784, dans le Journal des Francs-Maçons, un article sur les rapports de la Maçonnerie avec les Mystères d'Isis, article dont le retentissement avait été grand dans les loges, et qui avait particulièrement frappé l'esprit de Charles-Louis Giesecke. Ce dernier est, par ailleurs, un personnage assez intéressant, tour à tour poète, chimiste, philosophe ; il devait terminer une vie errante, titulaire d'une Chaire de Minéralogie à l'Université de Dublin. Une étude attentive de son existence révélerait peut-être qu'il fut un adepte du Grand Art.

Nous voici donc en présence de 4 auteurs possibles, et peut-être même d'un cinquième, Ignace Von Born. En fait, tout nous porte à croire que la Flûte Enchantée est le fruit d'un travail collectif, d'une collaboration fraternelle. Devons-nous, alors, ajouter foi à ces remaniements successifs qu'affirment Giesecke et Schikaneder ? Certes non. L'ouvrage forme un tout cohérent, dont l'altération ou la suppression d'un seul épisode risquerait de nuire gravement à la signification réelle de l'ensemble. Argument peut-être plus décisif encore, la pièce qui aurait occasionné le changement du sujet, fut créée alors que la moitié de la Flûte Enchantée était déjà écrite dans sa version définitive. Nous nous trouvons donc en présence d'un mensonge volontaire de la part des auteurs, mensonge qui n'est pas lui-même sans nous instruire. Ils prétendent, en effet, que dans la version primitive, s'affrontaient une fée bonne et vertueuse, Reine des Etoiles, et un maléfique enchanteur entouré de ses complices.

Or, des circonstances leur imposant de transformer leur propos original, la bonne fée devient de ce fait, la Reine des Puissances Ténébreuses, et le méchant enchanteur, le sage et sublime Sarastro. Si nous nous souvenons qu'en 1791, la Franc-Maçonnerie, après avoir joui, pendant trop peu de temps, hélas, de la protection de Joseph II, est devenue la proie des calomnies et des persécutions, nous comprenons alors la signification secrète de ce soi-disant retournement de situation. Politiquement, on nous invite à voir d'une autre face la lutte qui oppose le Pouvoir à la Fraternité des Initiés, et peut-être est-ce aussi pour nous rappeler que ce qui est positif sur le plan visible et fini est négatif dans le domaine infini de l'occulte, et inversement.

Maintenant que se trouve quelque peu éclaircie pour nous la genèse de la Flûte Enchantée, ayant également établi qu'il s'agit d'une œuvre à la fois artistique, polémique et initiatrice, ayant pour créateurs un groupe d'hommes animés par le même idéal, examinons plus particulièrement le rôle individuel et somme toute prépondérant de Wolfgang-Amadeus MOZART.

La période de la composition de la partie musicale de la Flûte s'étend de Mai à Septembre 1791 ; Mozart devait quitter ce plan le 5 Décembre de la même année. C'est donc une de ses toutes dernières œuvres, suivie seulement du Requiem qu'il ne terminât jamais et d'une cantate maçonnique « Eloge de l'Amitié ». La direction de cette cantate le 16 Novembre, à sa Loge, fut la dernière manifestation de sa carrière musicale. « L'accueil de ses frères, ce soir-là, est tel qu'il donne à Mozart un dernier élan pour vivre. Il se sent mieux, fait des projets, tente de se remettre au Requiem. Mais ce n'est qu'un bref

répét, tout le reste n'appartient plus qu'à la souffrance, la maladie et la mort. » (Mozart, sa vie et son œuvre, Jean Massin). Mozart avait puisé dans sa formation initiatique, une force sereine devant cet ultime passage. Quatre ans auparavant, il écrivait à son père (également maçon) : « Comme la mort, à tout prendre, est le but final véritable de notre vie, je me suis, depuis quelques années, tellement familiarisé avec cette vraie et meilleure amie de l'homme, que son image non seulement n'a plus rien d'effrayant pour moi, mais est même, au contraire, très calmante et très consolante, et je remercie Dieu de n'avoir accordé le bonheur et procuré l'occasion (vous me comprenez), d'apprendre à la connaître comme la clef de notre vraie félicité. »

N'est-il pas émouvant pour nous, mes FF. et mes ., de trouver une parenté spirituelle entre ces pensées élevées du grand musicien et celles de notre V. M. passé, Louis Claude de SAINT MARTIN ?

Au début de l'année 1791, Mozart est déjà très affaibli. La misère dans laquelle il se débat constamment, lui impose de nombreuses privations qui ont miné les forces de son enveloppe physique. Il se trouve contraint d'emprunter sans cesse à son ami et frère de loge Putschberg. Malgré la générosité fraternelle de ce dernier, il s'en trouve néanmoins humilié. Sa musique est considérée, à l'époque, comme inaccessible à l'entendement d'un simple amateur, de ce fait, il ne reçoit que quelques rares commandes pour des pièces de circonstance, ou bien encore pour des brasseries.

L'état de santé de sa femme, qui attend une nouvelle naissance, nécessite une cure et les deux époux se trouvent ainsi séparés. Aux tendres missives de son mari, Constance, légère et frivole, répond quelques phrases aimables, mais froides. Celle-ci, d'ailleurs, ne réalise la valeur et le génie de celui qui partage sa vie, que lors de son second mariage, son nouvel époux ayant contribué à mettre au jour une grande partie de l'œuvre de Mozart, quinze ans après la mort du musicien. Nous pouvons nous représenter ce qu'était la vie matérielle de Mozart, privé d'une réelle affection conjugale, malade, obligé de donner quelques leçons pour pouvoir vivre, chichement, cependant accablé de dettes. Et, en cette période même, quand s'offre à lui la possibilité d'écrire une œuvre où il pourra exprimer tout ce que son cœur contient de noblesse, de générosité, il va s'enflammer pour ce projet, et donner naissance à la Flûte Enchantée, œuvre lumineuse de bout en bout, toute pleine d'espérance.

Il est curieux de constater que, contrairement à son habitude d'entretenir sa femme de l'œuvre à laquelle il travaille, pour ce qui est de la Flûte, il n'en mentionne dans ses lettres que la mise en route et l'achèvement. Il semblerait qu'il s'impose une règle de silence, afin de concentrer sur cet opéra tout le rayonnement de l'énergie qu'il peut encore puiser à la source de son être. Pressentant peut-être que son corps fragile ne pourra plus soutenir longtemps une âme si ardente, il s'évertue, avant de quitter le monde, d'y laisser une manifestation de sa foi en l'humanité, quand elle se montre désireuse de lumière, incitant ses frères à rechercher ce don suprême par la voie de l'initiation. Plus que dans ses autres œuvres, la musique de Mozart, dans la Flûte enchantée, épouse si intimement le texte qu'elle l'anime, redonne leur force originelle aux mots, insuffle la vie. Ce chef-d'œuvre où il donna ses dernières forces, qu'il aimait comme aucune autre de ses créations, pouvons-nous lui refuser le titre de Testament Philosophique de MOZART ? Je pense que cela est impossible. Je vous rappellerai cependant encore que, jusqu'à son dernier soupir, Mozart s'inquiéta de l'accueil réservé à la Flûte, non point par vanité d'auteur certes, mais parce qu'il éprouvait une joie intense de savoir que dans une salle de théâtre de faubourg à Vienne, des hommes de bonne volonté répondaient à cette invitation à construire un temple de Sagesse, de Force et de Beauté. C'est pour cela que, jusque dans son agonie, se tournant vers sa montre,

sachant que la Flûte Enchantée était représentée ce soir-là, on l'entendait murmurer : « Maintenant, Papageno entre en scène ». Lui, misérable sur son lit de mort, se réjouissait de l'homme de désir écoutant et comprenant son œuvre bien-aimée.

Il est temps, je crois, maintenant, de vous résumer l'action de cet opéra, que certains qualifient d'oratorio maçonnique.

L'Opéra débute par les appels à l'aide de Tamino; poursuivi par un énorme serpent, épuisé, il s'évanouit. A ce moment apparaissent trois dames vêtues de noir qui, de leurs épées à pointe d'argent, terrassent le Dragon. Puis elles vont en rendre compte à la Reine de la Nuit, leur maîtresse. Vêtu de plumes, à la façon d'un homme oiseau, Papageno entre en scène. En échange du boire et du manger, il donne des oiseaux à la Reine de la Nuit. Tamino se réveille, voit le serpent mort à ses pieds et s'imagine que Papageno est son sauveur. Ce dernier se garde bien de le dé tromper et prend un air avantageux.

Reviennent les trois dames qui punissent le vantard en lui fermant la bouche d'un cadenas. Elles remettent à Tamino, de la part de leur maîtresse, le portrait de Pamina, sa fille, retenue prisonnière chez l'Enchanteur Sarastro. Tamino, qui s'est ému du portrait, jure de délivrer la jeune fille.

Précédée par trois coups de tonnerre, arrive la Reine de la Nuit, promettant à Tamino la main de sa fille, si celui-ci réussit à la délivrer. Les trois dames lui remettent alors une Flûte Enchantée, talisman qui le soutiendra dans les épreuves, et enlevant le cadenas à Papageno, elles disent qu'il devra accompagner Tamino dans son expédition. Trois jeunes garçons, beaux, gracieux et sages leur montreront le chemin, annoncent-elles.

Nous sommes maintenant chez Sarastro où Pamina repousse les assiduités lubriques du Maure Monostatos. Ayant tenté de s'enfuir, elle s'évanouit. Survient Papageno, qui, ayant fait fuir Monostatos, révèle à Pamina que bientôt Tamino viendra la délivrer. En attendant, ils s'éloignent tous deux dans les jardins.

La scène se passe maintenant devant trois temples, où l'on peut lire respectivement : Temple de la Nature, Temple de la Raison, Temple de la Sagesse. Tamino survient et, après avoir frappé en vain aux deux premiers de ces Temples, voit s'ouvrir la porte de celui de la Sagesse. Un vieux prêtre sort et lui demande ce qu'il vient chercher. « L'amour et la vertu », répond Tamino. Impossible, car la vengeance brûle en toi, rétorque le vieux prêtre. Pourquoi haïs-tu Sarastro ? Pour avoir arraché Pamina à sa mère, répond Tamino. Cela est vrai, répond le vieux prêtre, mais pour des raisons que tu ignores. Dès que la main de l'amitié t'introduira ici, la vérité t'apparaîtra. Resté seul, Tamino joue sur sa flûte pour Pamina.

Celle-ci apparaît, suivie de Papageno, puis de Monostatos qui les poursuit. Enfin, sur un char tiré par six lions, paraît Sarastro. Tamino et Pamina sont dans les bras l'un de l'autre. Monostatos est puni par une bastonnade. Pamina ne sera, cependant, pas encore libérée, mais Tamino et Papageno, dont on voile la face, sont emmenés vers diverses épreuves, afin d'être purifiés.

Au 2^e acte, nous voyons défilé le collège des dix-huit prêtres et prendre place devant une pyramide, au milieu de bosquets d'acacias. Sarastro déclare que Tamino se présente d'un cœur généreux pour rechercher ce à quoi ils ont voué leur vie. Il envoie l'Orateur instruire le postulant et termine en invoquant Isis et Osiris. Sur un parvis du Temple, Tamino, interrogé par deux prêtres, affirme aspirer à la connaissance et à la sagesse. Quant à Papageno, il désire juste une petite femme gentille. Il leur est ensuite imposé de garder le silence et ils sont laissés seuls. Surgissent les trois dames, qui réussissent à faire parler

Papageno, mais non point Tamino. Elles disparaissent lorsque les prêtres viennent rechercher les deux compagnons, pour d'autres épreuves.

La Reine qui s'est introduite par ruse, remet à Pamina un poignard, afin de tuer Sarastro. Elle-même est impuissante en ces lieux, car son époux, en mourant, lui a laissé les trésors temporels, mais à Sarastro le Septuple Cercle Solaire.

Quand la Reine est partie, Pamina va supplier Sarastro d'épargner sa Mère, mais celui-ci ne connaît pas la vengeance. Nous retrouvons Papageno et Tamino qui doivent toujours garder le silence, avant de subir de nouvelles épreuves. Papageno repousse les avances d'une horrible vieille, qui prétend avoir 18 ans, Tamino a attiré Pamina par les sons de sa flûte ; celle-ci ne comprenant pas le silence de son amant, s'éloigne désespérée. Seul, Tamino qui a subi les premières épreuves avec fermeté, sera admis à continuer, annonçant deux prêtres. Papageno, désespéré, promet tendresse et fidélité à la vieille qui se transforme à l'instant même en une ravissante... Papagena. Au cours d'une autre scène, nous voyons les trois jeunes garçons empêcher Pamina de se frapper elle-même du poignard de sa mère, et lui affirmer la fidélité de Tamino.

Un autre paysage, deux hommes armés gardent l'entrée des souterrains du Temple. Quiconque avance sur cette route et ne craindra pas la mort, sera purifié par la Terre, l'Eau, l'Air et le Feu et surgira alors vers le ciel, hors de la terre. Tamino se présente avec une virile résolution, bientôt rejoint par Pamina, qui l'accompagnera dans ses dernières épreuves. Elle lui apprend alors l'origine de la Flûte Enchantée, héritage de son père, ancien Maître de la Fraternité Solaire, et Tamino embouchant l'instrument magique, ils avancent tous deux « joyeux au travers la sombre nuit de la mort ».

Pour la dernière fois, nous voyons maintenant Monostatos qui s'est allié à la Reine de la Nuit ; cette dernière et ses trois suivantes, tentent une ultime attaque contre le temple. Mais à ce moment, surgissent en pleine gloire Sarastro, Tamino et Pamina, dans le sanctuaire sacré. Les complices retournent à leur ténébreux royaume, en un fracas assourdissant, alors retentit le chœur des Initiés exaltant la victoire des 3 piliers du Temple Maçonique Force, Sagesse, Beauté.

J'aimerais, avant toute chose, esquisser ici un tableau des rapports existant entre certaines tonalités et certaines idées fondamentales de l'ouvrage. Ceci est intéressant à un double point de vue, car s'il nous montre les correspondances ton-symbole-couleur-idée qu'établit un musicien de génie, ésotériste de surcroît, il sert également à démontrer que Mozart connaissait parfaitement le profond symbolisme de la pièce et tentait de le souligner par des procédés musicaux particuliers. La tonalité la plus importante dans la Flûte Enchantée, tant par l'idée qu'elle symbolise, que par la fréquence de ses apparitions, est celle de mi bémol majeur. Jean Massin, biographe contemporain de Mozart, dit que c'est la tonalité maçonique par excellence. Cette affirmation serait à vérifier. Cependant, quel musicien n'a jamais ressenti combien mi bémol est un son solaire et lumineux. Il se trouve que mi bémol dans la Flûte, est associé à l'idée de la Lumière. L'opéra, d'ailleurs, débute et se termine dans ce ton. Quand Tamino, ému par la vue du portrait de Pamina, se sent enflammé par le désir, condition essentielle à toute progression sur le sentier initiatique, quand à partir de ce moment, donc, les forces de son être se tendent toutes vers la Lumière, l'air par lequel il exprime son émotion naissante, est en mi bémol majeur. De même Pamina invoquant l'amour, principale force évolutive de l'humanité. En mi bémol majeur également, le trio des trois servants de Sarastro célébrant la victoire de l'aurore sur la nuit.

Toujours dans cette tonalité est la solennelle scène finale, où les initiés

accueillant Pamina et Tamino dans le Temple du Soleil, chantent : « Pour vous respandit le jour ». Où l'observation de l'emploi des tonalités par Mozart se révèle également très intéressante, c'est à l'égard de la Reine de la Nuit. En effet, quand celle-ci apparaît pour la première fois, elle se présente sous l'aspect d'une mère éplorée, promettant généreusement la main de sa fille à celui qui, par son courage, saura la retirer des griffes de l'inhumain Sarastro. La personnalité bénéfique que revêt la Reine pour un instant, est accentuée par le ton de si bémol majeur, le plus proche de mi bémol, celui de la véritable lumière. Pourtant, le côté artificiel du personnage qu'elle se crée alors est révélé par le fait que cet air, dans le style italien avec de nombreuses vocalises, ne s'impose nullement dans cet opéra, qui se veut dans un style purement allemand, ce qui impliquait à l'époque, absence de fioritures vocales ou mélodiques et refus d'un conventionalisme théâtral excessif.

Quand la Reine revient sur la scène pour la deuxième fois, et que nous connaissons alors son véritable rôle, c'est-à-dire figurer le pôle négatif de la dualité exprimée par l'antagonisme Sarastro - la Reine de la Nuit, la tonalité de son air est celle du relatif mineur de la scène maçonique qui a précédé : et ce système est celui encore employé à sa troisième et dernière apparition où elle s'engloutit avec ses comparses dans les entrailles de la terre, au son d'un tumultueux do mineur, ton relatif du mi bémol majeur final qui va suivre.

Quant à Papageno, cet être rustique, moitié animal, moitié homme, il chante invariablement en sol majeur, ton que les musiciens se sont toujours plus à reconnaître comme particulièrement agreste. Même les scènes d'ensemble sont dans ce ton, quand c'est Papageno qui anime l'action. Une exception pourtant, quand Papageno se hausse au niveau de l'amour humain et souhaite rencontrer une femme simple et gentille, pour l'aimer et être heureux avec elle et de nombreux enfants, il s'exprime en fa majeur, ton non pas de la lumière transmise par l'initiation, mais celui dans lequel se sont déroulées les scènes maçoniques rituelles. J'en arrive maintenant à do majeur, dont Mozart fait un emploi tout à fait significatif et qui est l'unique tonalité dans laquelle la Flûte Enchantée elle-même, en tant qu'instrument, fait entendre ses sons magiques. On se souvient de ce talisman attribué à Tamino au début de l'action et qui lui permettra de triompher de diverses épreuves. A la première scène, Tamino ayant à affronter le terrible Gardien du Seuil, figuré par le serpent, n'ayant pas encore acquis la force pour vaincre celui-ci, s'effondre et s'évanouit. Cette scène se déroule en do mineur, ton relatif de celui de la lumière, ton par conséquent, de la négativité et de la passivité. Les trois suivantes de la Reine de la Nuit, surviennent alors, tuent le Dragon. Leur action, la seule de leur part, de caractère positif, est souligné par un emprunt rapide au ton de mi bémol. C'est d'ailleurs l'unique passage où des créatures du Royaume de la Nuit usent de cette tonalité.

Portons-nous plus loin dans le déroulement de l'action et nous retrouvons Tamino, accompagné de Pamina, ayant à subir de nouveau de redoutables épreuves, cette fois par la terre, l'eau, l'air et le feu. Nous sommes encore en do mineur, ce qui est logique, puisqu'il doit traverser à ce moment les mondes infernaux, affronter les aspects négatifs des quatre principes de l'Unives. Mais il a maintenant acquis un degré de maturité qui lui permet de dompter ces forces et de bénéficier des aspects positifs de ce qui se présente sous son côté négatif. Aussi, pour traverser ces régions obscures, il embouche sa flûte enchantée, symbole de l'élevation spirituelle qu'il a atteinte et le do mineur oppressant, se transforme en un calme et radieux do majeur. La Foi, l'Espérance et la Charité, vertus nouvelles de son âme fortifiée, s'exhalent par les sons divins de l'instrument talisman, et Pamina et Tamino chantent en toute sérénité : « Par la force de la musique, nous avancerons joyeux à travers le sombre

séjour de la mort. » Do majeur est donc, tel la flûte enchantée, le symbole du rayonnement de celui qui, s'étant purifié par le travail, l'amour et les épreuves, se hâte sur le chemin de la Réintégration.

Nous avons pu constater que trois principaux protagonistes masculins apparaissent au cours de l'action. Ce sont : Sarastro, Tamino et Papageno. Nous retrouvons là les trois principaux types humains du point de vue de l'ascension spirituelle. Au degré le plus bas : Papageno, homme du torrent, pour qui la plus haute loi est celle de la nature. Ensuite, Tamino, représentant l'homme de désir et enfin, Sarastro, l'homme esprit.

Le déroulement dramatique s'achève lorsque chacun d'eux a accompli, en un acte précis et capital, la plus haute fonction afférente à leur degré respectif d'évolution. Pour Papageno, ce sera l'union avec son complémentaire féminin et la perpétuation de la race. Pour Tamino, ce sera l'admission dans le sanctuaire sacré de l'Initiation et pour Sarastro, l'acte de transmettre, par son pouvoir d'Initiateur, la lumière spirituelle à l'homme de désir. Pour en revenir à Papageno, qui primitivement devait accompagner Tamino dans sa quête initiatique, mais ne pourra poursuivre avec lui, jusqu'au moment..., il est à remarquer que les auteurs ont souligné le fait que : son ignorance l'empêche de *savoir*, son inconstance de *vouloir*, sa poltronnerie d'*oser* et son caquet de *se taire* et malgré toute sa gentillesse et sa bonhomie, faute de ces quatre qualités, il ne pourra pénétrer plus avant que le parvis du temple.

Venons-en maintenant à la jeune héroïne féminine Pamina. Son nom, par une sorte d'à peu près, désigne l'âme humaine (ou anima). Au cours d'un récit, nous apprenons qu'elle est fille de l'ancien maître du Septuple Cercle Solaire et de la Reine de la Nuit. Cela nous dit assez qu'à l'instar de notre âme elle se trouve partagée entre deux mondes, l'un de ténèbres et d'opacité matérielle, l'autre de lumière spirituelle ou divine. C'est dans le cœur de Tamino que se manifeste de la façon la plus intense le conflit dramatique qui oppose, tout le long de la pièce, le royaume de Sarastro et celui de la Reine de la Nuit. Ce conflit existe d'ailleurs réellement en nous et autour de nous, et c'est en comprenant la profonde portée de cet élément symbolique fondamental de l'ouvrage, que nous pourrions tirer de la Flûte une leçon philosophique qui nous soit profitable.

Quant à Tamino, son nom à peu près semblable à celui de Pamina, en diffère seulement par une terminaison masculine (o), au lieu d'une féminine (a), ce qui semble nous indiquer que l'un et l'autre sont deux pôles, masculin et féminin de l'être humain, c'est-à-dire le cœur et l'esprit.

A ce sujet, nous constatons que seule Pamina, illustrant en ce cas le centre cardiaque, se trouve instruite directement par Sarastro, au cours des différentes scènes, l'instruction de Tamino étant laissée au soin de l'orateur, des prêtres ou des gardiens des souterrains. Nous saisissons déjà que, si la Connaissance nous avance graduellement sur le sentier initiatique, par une compréhension sans cesse élargie et par des réalisations de plus en plus concrètes, seul l'Amour nous transporte au niveau du Plan Christique, vers lequel nous aspirons. C'est, à mon avis, ce que symbolisent, par certains de leurs aspects, Tamino et Pamina.

Je terminerai maintenant ce modeste travail, non sans avoir une dernière fois évoqué le dualisme du Royaume de la Nuit et de la Fraternité du Cercle Solaire.

Il est important d'apprécier ce dualisme comme il se doit ; ne considérons jamais la Reine de la Nuit comme celle qui nous empêche de rejoindre immédiatement les sphères spirituelles élevées. Non, elle nous est nécessaire au même titre que Sarastro. Sans ses machinations et son opposition constante

à notre progrès, nous n'acquerrions pas la force de nous élever. Ce n'est qu'en triomphant de ce qui s'oppose à notre ascension que nous évoluons véritablement.

Ayant réalisé dans leurs actions ce qu'implique la pensée précédente, Tamino et Pamina sont passés de l'âge adolescent à la maturité et c'est en empruntant leur trace que nous prouverons le mieux avoir compris le sens du « Testament Philosophique de Mozart ».

J. C. PENNETIER



Avez-vous

renouvelé

votre abonnement ?

LE VRAI VISAGE DE L'ALCHIMIE

par Serge HUTIN, docteur ès lettres

LEGENDES ET VERITES

Aujourd'hui encore, le public croit très volontiers que l'étrange alchimie se résume (consistait plutôt, puisqu'on y verra une survivance très pittoresque des croyances fantastiques du Moyen Age) en un ensemble de recettes transmutatoires plus ou moins magiques prétendant fournir aux adeptes le moyen de réaliser à bon compte la transmutation des métaux vils en or. Le fidèle disciple du mystérieux FULCANELLI, l'alchimiste Eugène CANSELIET, déplore la persistance de cette imagerie populaire :

« Combien est-ce à tort que la légende populaire veut que l'alchimie consiste uniquement dans la production artificielle de l'or métallique, quand son but principal est la découverte de la « Médecine Universelle », elle seule dispensatrice du triple apanage de la connaissance, de la santé et de la richesse. De cette Médecine souveraine, l'hostie est la réplique accessible au plus grand nombre (1). »

C'est dire que les buts réels de l'alchimie traditionnelle sont en fait bien différents de ce naïf portrait-robot du redoutable « faiseur d'or ». Ce qui est important dans le passage que nous venons d'emprunter à notre ami CANSELIET, c'est bien l'expression « Médecine Universelle » : elle englobe en fait tous les grands secrets alchimiques. Car il ne s'agit pas seulement dans cet art sacré de découvrir la panacée et l'élixir de longue vie, bien qu'il s'agisse là de deux des objectifs indéniables poursuivis par les vrais alchimistes. Vaincre toutes les maladies et la mort elle-même constitue en fait la face physique, biologique, d'une totale réintégration de la réalité sensible. On peut dire fort justement que l'alchimie ne se comprend vraiment que dans la très grandiose perspective d'une chute originelle humaine mais aussi cosmique : il s'agira, par étapes, de parvenir finalement à la régénération progressive, à la glorification irradiante de l'être humain puis du cosmos tout entier. L'alchimie est bien, si l'on veut, une technique mystique (excusez l'expression), une thaumaturgie (le terme est mieux) du Surhomme libéré et libérateur, mais avec cette nuance très importante : ces ambitions hermétiques visent, en fin de compte, le retour cyclique à quelque chose qui existait à l'origine des temps, à l'Age d'Or antérieur à la chute et dont parlent toutes les mythologies antiques.

Certes, la transmutation métallique figure bel et bien parmi les

(1) Alchimie (Jean-Jacques Pauvert éditeur, 1964), au chapitre L'Œuvre alchimique et la Sainte Messe.

propriétés traditionnellement prêtées par les adeptes à la pierre philosophale. Le titre du livre d'Isabelle Sandy, « L'homme qui fabriquait de l'or » (2), excellente biographie de Nicolas FLAMEL, étant tout à fait vrai. Mais n'oublions pas tout ce qu'implique la notion même, apparemment si simple, de transmutation.

Écoutons ce que nous dit Marcelin BERTHELOT, dans son livre classique, « Les origines de l'alchimie ». Il précise :

« L'étude de ces sciences équivoques, intermédiaires entre la connaissance positive des choses et leur interprétation mystique, offre une grande importance pour la philosophie. »

Il y a toujours, dans les opérations successives du Grand Œuvre alchimique, parallélisme strict entre ce qui se produit dans le creuset ou la cornue de l'adepte (travail au laboratoire), ce qui s'opère dans les transmutations mystiques se développant en l'âme même de l'artiste (travail dans l'oratoire), les phénomènes se produisant au niveau d'actions subtiles et apparemment magiques (transformations vibratoires sans lesquelles la réussite demeurerait impossible, même sur le plan des transmutations métalliques), et ce qui s'opère dans le corps physique même de l'artiste.

Certes, le Grand Œuvre métallique est bien l'un des buts réels de l'alchimie traditionnelle, mais un seul seulement parmi tout un extraordinaire bouquet. Ce n'est que l'un des éléments d'un ensemble prodigieux, qui ne vise à rien de moins qu'à la régénération finale de tout le manifesté.

Rien d'étonnant donc à ce que l'alchimie suppose, avant tout, une illumination libératrice — une gnose.

INITIATION, REGENERATION

Dans l'un des textes rosicruciens classiques, les *Noces chymiques* de Christian Rosencreuz (Edition française AURIGER et Paul CHA-CORNAC, Paris, 1928), nous lisons, au « Premier Jour », ces lignes :

« Je comprends bien qu'il était question du mariage qui m'avait été annoncé dans une vision formelle sept ans auparavant ; je l'avais attendu et souhaité ardemment pendant longtemps et j'en avais trouvé le terme en calculant soigneusement les aspects de mes planètes... »

Ce passage a le mérite de nous faire voir d'emblée la nécessité (toujours impérieuse) de lire un texte alchimique, non pas d'une manière totale, brute, mais à plusieurs niveaux de décryptage intuitifs : le mariage dont il est question ici étant à entendre aussi bien du point de vue mystique (union illuminatrice des deux composantes — masculine et féminine — de l'âme) que de celui de l'alchimie du laboratoire (conjonction des deux principes positif et négatif — du Soufre et du Mercure, aux sens hermétiques de ces vocables). En outre, ledit pas-

(2) Paris (Editions de la Madeleine), 1932.

sage nous fait bien voir l'union nécessaire, l'alliance, la convergence totale des diverses disciplines traditionnelles : les opérations du Grand Œuvre ne devant, dans la laboratoire alchimique, être entreprises qu'en respectant toujours les conjonctions planétaires nécessaires pour leur réussite ; obligation donc pour l'artiste de connaître l'astrologie.

Le parallélisme strict des opérations matérielles et des opérations spirituelles ne doit jamais être perdu de vue sous peine de graves contresens. Voici, à titre d'illustration, ce passage traitant de la finition d'une « âme » sur le support matériel ou « écorce » fabriqué par les artistes. Ces lignes sont extraites des « Noces chymiques », au « Sixième Jour », cette fois :

« Le toit sous lequel se passèrent tous ces événements avait une forme vraiment singulière ; à l'intérieur, il était formé par sept grandes demi-sphères voûtées, dont la plus haute, celle du centre, était percée à son sommet d'une petite ouverture ronde, qui était obturée à ce moment, et qu'aucun de mes compagnons ne remarqua (...) Ainsi, lorsqu'on eut enflammé les feuilles ou la couronne entourant la trompette, je vis l'orifice du toit s'ouvrir pour laisser passage à un rayon de feu qui se précipita dans le pavillon et s'élança dans le corps ; l'ouverture se referma aussitôt et la trompette fut enlevée. »

L'alchimiste s'assigne toujours en fait pour ambition directrice la pénétration des éternels secrets de la matière, des plus profonds mystères des plans supra-sensibles aussi, bref de toute la création. Unité de la matière, unité de la vie : telles sont bien les deux bases de toutes les opérations alchimiques. Un éminent chimiste, W. RAMSAY, écrivait :

« Un corps se dissociant sous une influence quelconque, celle de la lumière par exemple, est un corps en voie de transmutation. »

Mais, dans la notion hermétique de transmutation, bien d'autres phénomènes interviennent, en conséquence de ce verset traditionnel :

« Ce qui est en haut est comme ce qui est en bas, ce qui est en bas est comme ce qui est en haut, afin d'accomplir les miracles de la Chose Unique. » (On aura reconnu un extrait de la fameuse *Table d'Emeraude*.)

L'alchimiste instaurera — ce qui est pleinement conforme à l'ésotérisme traditionnel — une constante *analogie* entre les divers plans de manifestations où il tente d'agir. Pourtant, cette analogie généralisée n'est pas du tout désordonnée, chaotique. Au contraire, l'alchimiste fait preuve d'une attitude *synthétique* totale, unificatrice. C'est déjà vrai au niveau minéral, avec la théorie de l'unité fondamentale de la matière : celle-ci passe par des états d'équilibre différents plus ou moins stables, dont l'origine remonte à la substance primordiale. L'alchimie se donnera donc pour une connaissance vraiment totale, expliquant le fondement de tout ce qui s'est manifesté ici-bas. On pourrait la définir,

aussi, comme *Science de la Vie divine*, telle qu'elle se manifeste dans le Cosmos et — en l'homme — telle qu'elle peut être (c'est là que réside la thaumaturgie) délivrée par l'artiste de l'obscurcissement) des conséquences opacifiantes introduites par la chute adamique, source de la phase involutive du cycle cosmique.

Même au niveau de la simple (si l'on peut dire) alchimie matérielle, nous voyons la matière première de l'Œuvre devenir un *miroir* en lequel l'alchimiste peut reproduire tout processus cosmogénique. Écoutez l'alchimiste CYLIANI dans son traité « *Hermès dévoilé* ». Il précise :

« Représente-toi un espace d'une étendue presque sans bornes où flotte le système des mondes, composé de soleils ou d'étoiles fixes, de nébuleuses, de comètes, de planètes et de satellites, nageant dans le sein de l'éternité, ou d'un soleil de lumière divine, dont les rayons sont sans limites, et tu auras une légère notion de l'ensemble de l'univers, ainsi que du monde fini et de Celui infini (3). »

Dans l'*Œuf philosophique*, l'adepte pourra effectivement contempler un modèle réduit *animé* de toute la Création, de toute l'Horloge cosmique, avec tous les cycles astronomiques et terrestres.

On comprend mieux la présence, sur la célèbre arcade des Innocents placée en ce vieux cimetière parisien par FLAMEL, de la figure de l'homme noir portant un rouleau où étaient gravés les mots : « Je vois merveille dont moult je m'esbahis. »

L'alchimie procure bel et bien l'illumination totale, permettant la contemplation de toutes les merveilles divines. Ouvrons l'un des manifestes rosicruciens du début du XVII^e siècle, la *Fama Fraternitatis* (4). L'Avis au lecteur débute par ces paroles où nous est bien précisé ce caractère totale de l'illumination alchimique :

« La Sagesse (dit Salomon) est pour les hommes un trésor infini, car elle est le souffle de la puissance divine et un rayon de la magnificence du Tout-Puissant. Elle est un reflet de la lumière éternelle, un miroir vierge de la puissance divine et une image de sa bonté. Elle enseigne la discipline, l'intelligence, la justice et la force. Elle comprend les formules cachées et sait le mot des énigmes. Elle connaît par avance signes et miracles et ce qui se passera dans l'avenir. »

Il s'agira même, pour le Grand Œuvre, d'obtenir la vision des réalités suprasensibles. Le même passage nous précisant que l'initié rosicrucien pourra « voir le ciel ouvert et monter et descendre les anges de Dieu et son nom écrit sur le livre de la vie ».

(3) Bernard HUSSON, *Deux traités alchimiques au 19^e siècle*. (Paris, Omnium littéraire, 1964), p. 212.

(4) Edition Française E. Çoro, Paris 1921 - (Editions Rhéa).

L'identification, si commune chez les alchimistes ayant œuvré durant la Renaissance et le grand siècle, de la pierre philosophale et du Christ, n'a donc rien d'étonnant. La Pierre des Sages ne sera pas autre chose que le Verbe divin, source de toute luminosité, de toute vie, et que l'artiste pourra — même dans le règne minéral — faire surgir des ténèbres. C'est cet « *Abrégé de Lumière* » qui (toujours d'après la *Fama Fraternitatis*) éclairait le tombeau — symbolique — de Christian ROSENCREUTZ :

« Bien que le soleil ne l'ait jamais éclairée, elle brille pourtant à cause d'un autre soleil qui a appris cela du soleil et se tient en haut, au CENTRO. »

Mais le propre des initiations traditionnelles n'est-il pas, précisément, de *donner la lumière* et, donc, de procurer au récipiendaire la possibilité de conquérir l'illumination ? Il n'est pas étonnant de rencontrer toutes sortes de documents (écrits ou iconographiques) révélant l'existence d'une initiation hermétique, avec toutes sortes de rites spéciaux. Ainsi peuvent s'expliquer des passages comme celui-ci, tiré (à nouveau) des *Noces chymiques de Christian Rosencreutz*. Le voici :

« Puis je me préparai au voyage ; je me vêtis de ma robe de lin blanche et je ceignis un ruban couleur de sang passant sur les épaules et disposé en croix. J'attachai quatre roses rouges à mon chapeau... Comme aliment, je pris du pain, du sel et de l'eau ; j'en usais par la suite dans certains cas, à plusieurs reprises, non sans utilité, en suivant le conseil d'un sage (5). »

Et, plus impressionnant encore, ce texte d'un alchimiste français du siècle dernier (déjà cité plus haut, d'ailleurs), CYLIANI. Dans son *Hermès dévoilé*, il nous précise :

« Je vis alors deux superbes vases en cristal, reposant chacun sur un piédestal du plus beau marbre de Carrare. L'un de ces vases était en forme d'urne, surmonté d'une couronne en or à quatre fleurons ; on avait écrit en lettres gravées dessus : Matière contenant les deux natures métalliques. L'autre vase en cristal était un grand bocal bouché à l'émeri, d'une forte épaisseur ; on avait gravé pareillement dessus ce qui suit :

Esprit astral ou esprit ardent, qui est une déjection de l'étoile polaire.

Ce vase était surmonté d'une couronne d'argent ornée de neuf étoiles brillantes. Comme je finissais de lire, j'aperçus avec joie mon aimable nymphe, qui me dit, en me montrant ce grand bocal : vois-tu mon miroir ? (6) »

On retrouve ici le Grand Œuvre minéral conçu, avant tout, comme technique d'illumination.

(5) « Premier Jour ».

(6) Deux traités alchimiques du 19^e siècle (p. 216-17).

Assurément, on conçoit la nécessité d'une très dure sélection des élus capables d'accéder à ces mystères.

« Vous ne pouvez venir à votre fin sans illumination et sans patience, et sans avoir courage d'attendre, car qui n'aura patience n'entrera point en cet art. Vous cherchez un grand secret ; pourquoi donc ne voulez-vous pas prendre peine ? »

Ce passage étant extrait de la *Turba Philosophorum*, un traité alchimique arabe traduit en latin.

Par ce qui précède, nous espérons avoir laissé entrevoir l'extraordinaire complexité de sens et d'implications qu'il est nécessaire de faire entrer en ligne de compte quand on se penche sur les documents de l'alchimie traditionnelle. Nécessité de faire jouer pleinement toutes les correspondances symboliques. Voici un fait révélateur :

« Compostelle, du latin « compost » (possédant) en « stella » (étoile), est la cité emblématique marquant l'accomplissement de l'œuvre. Ce chemin de Saint-Jacques, c'est donc la route étoilée, accessible aux élus, aux mortels valeureux, savants et persévérants, celle de la Lumière, et qui conduit à la Connaissance (7). »

Toute la richesse de la symbolique des alchimistes chrétiens se trouve — c'est intéressant de le noter ici — dans le dernier livre de la Bible, *l'Apocalypse de saint Jean* :

« Et aussitôt, je fus ravi en esprit ; et voici, un trône était dressé dans le ciel, et quelqu'un était assis sur ce trône. Celui qui y était assis paraissait semblable à une pierre de jaspé et de sardoine ; et le trône était environné d'un arc-en-ciel qui paraissait comme une émeraude (8). »

Il est loisible d'y voir (ce qui n'exclut pas du tout les autres « lectures », tellement le texte est riche de sens) la phase ultime de l'illumination alchimique — celle qui, transportant l'adepte devant le Trône de Dieu, à travers tous les plans supérieurs, lui fait par là même atteindre la *libération* totale, par delà toutes les limites.

LA MEDECINE UNIVERSELLE

Au niveau même de la pratique en laboratoire, le Grand Œuvre alchimique a pour effet (nous l'avons vu) de procurer à l'adepte un modèle réduit *animé* du cosmos, un *miroir* vivant en lequel il peut contempler, de la manière la plus concrète qui soit, l'involution et l'évolution, tout ce déroulement des lois cycliques qui régissent le cosmos et tout ce qu'il contient. Empruntons un beau texte à MADA-

(7) Paul NAUDON, *Les loges de Saint-Jean* (Dervy - 1957), p. 103.
(8) IV, 2, 3.

THANUS, dans *La Renaissance du siècle d'Or* (ouvrage traduit par Paul Redonnel dans la revue « Le Voile d'Isis », n° 92-93, août-septembre 1927) :

Or, il arriva que l'éclipse se couvrit de nuages et que le soleil recommença à briller ; mais les trois quarts du globe solaire étaient encore sous les brumes (...) Aussitôt que le fixe devint humide, l'arc-en-ciel parut ; et j'eus souvenance de l'alliance du Très-Haut ainsi que de la doctrine très sûre de mon Maître. »

Voici l'Epilogue dudit ouvrage insérant la médecine universelle recherchée par l'alchimiste dans la perspective de la future réintégration irradiante du Cosmos :

« Il (l'Esprit Saint) pénètre dans les VII planètes, il élève les nuées, dissipe les brouillards, donne à tout sa lumière, transmute tous les métaux en or et en argent et dispense généreusement à tous la santé, l'abondance, et les trésors (...) Il est le mystère des mystères, il est le secret entre tous les secrets sans exception, la guérison et le remède de toutes les maladies. Il est aussi la science que l'on désire, et ce qu'il y a de plus exquis dans toutes les choses qui sont sous l'influence orbitaire de la Lune, laquelle par Lui fortifie la Nature. Il rajeunit le cœur et tous les membres, perpétue la jeunesse, éloigne la vieillesse, abolit les maladies et revivifie l'Univers. Il est et demeure en quelque sorte impénétrable, d'une puissance infinie, et suprême est sa gloire et sa magnificence à nulle autre pareille (9).

Dans la *Fama Fraternitatis* également, on trouve cette grandiose espérance apocalyptique et hermétique (les deux composantes étant indissolublement mêlées) :

« La céleste aurore va jaillir qui apportera avec ses purs rayons le jour sacré vers lequel de nombreux cœurs pieux ont un désir maladif après la fin de la sombre nuit saturnale, du reflet de la lune ou des maigres étincelles de la Sagesse céleste qui se rencontre encore parmi les hommes avec son éclat bien terni, et qui est un messager du soleil aimable. (...) Là, sera le véritable rubis royal, la noble, brillante pierre rouge à propos de laquelle on a enseigné qu'elle donne dans les ténèbres un éclat lumineux, qu'elle transforme les métaux en or pur, qu'elle emporte au loin toutes les maladies, angoisses, peines, mélancolie des hommes (10). »

La médecine universelle dont nous entretenons les adeptes apparaissant comme devant être généralisée, il s'agira de la régénération

(9) *La Renaissance du siècle d'Or* (traduction citée) - Epilogue
(10) *Fama Fraternitatis Rosae Crucis*.

totale du Cosmos tout entier à l'extrême fin du présent cycle — l'agent de cette régénération irradiante n'étant autre que le Feu, le Feu divin de MOÏSE et d'HERACLITE — le Feu divin chanté par les alchimistes, le Principe qui alimente le bûcher sur lequel le Phénix se brûle lui-même. Empruntons à l'alchimiste rosicrucien Michel MAIER, dans ses *Chansons intellectuelles sur le Phénix*, ce splendide passage (11) :

« Je vais chanter la nature et les propriétés du Feu, qui sert au Phénix de bûcher et de berceau, où il reprend une nouvelle vie. Prêtez-moi une favorable attention et faites silence. Ce Feu n'est ni celui que renferme l'Etna dans ses gouffres profonds, ni celui que nourrissent les fournaises ardentes du Vésuve, ou celui qui vomit le Mont Hécla, dont les soufres brûlants semblent vouloir porter l'incendie dans les vastes mers qui l'environnent. Le principe de notre Feu est tout différent. Il tire son origine d'une Montagne, la plus élevée qui soit sur la terre, et qui ne produit que des fleurs, du cinnamome, du safran et autres herbes odoriférantes. Ce Feu est la Source de toute la lumière qui éclaire ce vaste Univers : c'est lui qui donne la chaleur et la vie à tous les êtres ; c'est une flamme dont les ardeurs brillent sans jamais consumer. C'est ce Feu qui sert à former le bûcher, où notre Oiseau, qui lui-même l'a préparé, va chercher sa fin et sa mort.

O que ce Feu sacré est tenu soigneusement caché ! O que cette merveilleuse flamme est bien connue des sages ! Quand on l'ignore, on ignore tout. Vous qui souhaitez puiser aux sources fécondes de la science, ne permettez pas que ce Feu secret soit manifesté. »

Et on ne peut que penser à l'un des décryptages hermétiques des initiales christiques I.N.R.I. : *Ignis Natura Renovabitur Integra*, « La Nature tout entière sera renouvelée par le Feu ».

EN GUISE DE CONCLUSION

Nous espérons, par ce modeste exposé, avoir montré combien les buts de l'alchimie traditionnelle se révèlent différents au possible des ambitions sacrilèges ou tout simplement ridicules des « souffleurs » et « faiseurs d'or » avides de richesses acquises à bon marché. Science totale, science divine, Médecine universelle : ainsi nous apparaît l'art sacré qui, aujourd'hui encore, a ses adeptes authentiques.

(11) Cité par Claude d'YGE, *Anthologie de la poésie hermétique* (Editions Montbrun, 1948).

THÈMES D'ARCHITECTURE UNIVERSELLE

MISSIONS COMPARÉES DE L'ÉGLISE ET DE LA MAÇONNERIE

L'ancienne tradition indoue avait déjà établi que lorsqu'une nouvelle civilisation se fonde, deux très importants personnages viennent lui donner les directives fondamentales. Ces deux adeptes du degré le plus élevé reçoivent l'inspiration spirituelle par illumination intérieure. Leur aspect extérieur est celui de tous les autres hommes. Leurs noms exotériques, dérivés de leurs fonctions dans le monde, sont : MANU et BODISATVA.

Analysons ces deux mots. MANU a MAN pour racine. MAN signifie homme dans les langues germaniques ou anglaises, mais dans les latines, donne naissance aux expressions dérivées de « commander ».

En Inde actuelle, le code fondamental qui sert de base aux lois particulières est encore le Code de Manu, le « *Manava Darma Sastra* » — littéralement le Livre des Devoirs (ou obligations) de Manu — dont les commandements sont impératifs pour tout bon brahman. Il faudrait remonter à des dates légendaires pour retrouver qui était ce Manu, et en quel temps ce code fut écrit. Si cela pouvait se faire, nous nous retrouverions sûrement aux débuts de la race aryenne.

L'idée de virilité, de commandement, est jointe au nom de Manu, avec une origine semi-divine pour l'homme vulgaire, car la sagesse qui en découle, en dépit d'une époque si lointaine, laisse stupéfaits ceux qui veulent l'étudier quelque peu au sérieux.

Après ce Manu primitif sont venus d'autres Manus de moindre catégorie qui ont adapté aux modalités raciales locales une population actuelle de plus de quatre cents millions d'individus. C'est ainsi que s'est formée une hiérarchie descendant des anciens gouvernants et qui est venue aboutir au gouvernement démocratique actuel de ce pays.

D'autre part, le mot sanscrit MANY signifie le penseur, ou la faculté de penser. Il s'ensuit que MANAS désigne la pensée dans son sens le plus large, qui va de l'instinct animal jusqu'à l'intuition propre à ceux qui sont parvenus à l'évolution humaine maximum, tels que le Manu. Il est évident que si cette évolution manquait, il serait difficile pour le Manu de dicter des lois justes, en accord avec le

caractère de ceux à qui elles s'adressent et pourvues de la ductilité nécessaire pour ne pas empêcher le progrès effectif de la race.

Le BODISATVA est l'instituteur religieux. Il complète les fonctions du Manu. Son nom se compose de deux parties : Bodi, la sagesse spirituelle, et Satva, la fonction harmonique, reliant ou synthétisant les opposés.

La sagesse BODI n'a rien à voir avec la connaissance intellectuelle, logique, que nous avons l'habitude, en Occident, d'orner de ce même nom. Il s'agit plutôt d'un sentiment ayant pour base l'intuition des vérités profondes de la Vie. Remarquez que nous écrivons Vie avec majuscule, afin de rehausser son aspect idéal et universel.

Il est très difficile de pouvoir rendre exactement sa signification, car nos langues modernes manquent de mots appropriés, et de longues digressions seraient nécessaires pour essayer de le faire. En bref, disons que c'est une connaissance dérivée de l'Amour. A une échelle très réduite, nous pourrions comparer cette connaissance à l'amour maternel, qui pourvoit la mère la plus inculte des connaissances nécessaires pour pouvoir élever ses enfants et connaître, bien avant qu'ils ne parlent, leurs besoins et nécessités.

C'est de cette Sagesse et de cet Amour que tous les fondateurs religieux ont tiré les éléments de base pour présenter les mythes venant recouvrir les Vérités Éternelles, sous des formes convenables pour ceux à qui elles sont adressées. Telle est la véritable révélation. Et n'oublions pas qu'il s'agit de l'accomplissement d'une mission propre à un grand Adepté.

L'Amour caractéristique de tout BODISATVA est une qualité féminine qui vient compléter la qualité virile que nous avons reconnue chez le MANU. Peut-être est-ce là la cause inconsciente, mais profonde, pour laquelle, dans toutes les grandes religions, les prêtres ont revêtu des jupes, tandis que les guerriers de tous les peuples allaient genoux découverts, ou chaussant des bottes ?

Nous pouvons déduire des fonctions du MANU et de celles du BODISATVA que, tandis que l'un représente la Force de Volonté — car il lui faut faire accomplir la loi après l'avoir dictée, et avoir l'habileté et la décision nécessaire pour diriger un peuple, c'est-à-dire exercer l'Art Royal et en assumer les conséquences — l'autre, le BODISATVA, doit être caractérisé par le SACRIFICE que l'amour implique. Sacrifice ou FAIT SACRÉ, qui oblige à SERVIR son prochain.

De ces deux instructeurs naissent les deux piliers fondamentaux de toute société : le *Pouvoir Temporel* et l'*Autorité Spirituelle* ; l'Autel et l'Épée qui, ainsi que nous l'apprend l'Histoire, ont toujours marché en accord durant les périodes de progrès des civilisations. Par contre, quand ces deux institutions s'affrontent ou s'interfèrent, lorsque par corruption l'une d'elles oublie ses devoirs, la civilisation décline rapidement et est vite anéantie par ses ennemis.

L'inépuisable courant ésotérique est toujours prêt à modifier ses formes pour mieux s'adapter aux besoins du moment et pouvoir ainsi accomplir ses finalités de service et de tutelle sur le monde profane. Ce fut, en Égypte, la double fonction du pouvoir pharaonique et de l'autorité sacerdotale ; en Grèce, l'enseignement

des écoles des mystères et l'exercice du pouvoir royal et politique ; Rome, douée de peu d'initiative en ces domaines, se limita à copier, ne changeant que les noms. Quant à la gnose chrétienne, quoiqu'elle établit les fondements de la nouvelle religion, elle fut vite repoussée par une majorité fanatique et ignorante.

L'établissement du Saint Empire Romain fut un essai qui n'arriva pas à prendre pied. Templiers, alchimistes, cathares, rose-croix, ont tous maintenu, sous la constante menace de l'Eglise et du Pouvoir politique subordonné à celle-ci, la flamme éternelle de l'ésotérisme voilé sous un langage symbolique, qui servit à la fois de protection personnelle et de conservation du secret face à des mains indignes.

Tandis que l'Eglise entrait franchement dans sa décadence, due à sa cristallisation dogmatique chaque jour plus éloignée du progrès de la science, un nouvel éclat de l'ésotérisme est venu jaillir en Occident. A l'extrême Nord de l'Europe, dans la lointaine Ecosse, soustraite aux influences méditerranéennes excessivement passionnelles, fut fondée la Maçonnerie moderne qui se répandit rapidement dans le monde civilisé. Elle avait de multiples finalités ; mais la principale était de constituer une élite, susceptible de retourner à la spiritualité, tandis que l'insistance de l'Eglise à soutenir la lettre morte de sa Doctrine y faisait obstacle.

Il est évident que l'homme cultivé ne peut avoir la même conception des choses qu'une bigote. Ainsi, la Maçonnerie commença par changer la dénomination donnée à Dieu. Ce n'était plus le *Suprême Constructeur* qui fit la Création en six jours, mais le *Grand Architecte de l'Univers*. Quoique étymologiquement Architecte est dérivé des mots grecs Archi et Tecton — littéralement Grand Constructeur — son sens normal dans nos langues modernes contient une grande différence ; la même qui existe entre le maçon qui exécute une idée et celui qui l'engendre, calcule et esquisse l'œuvre qui sera accomplie. Il ne faut pas oublier que l'Architecture est un des Beaux Arts, et que l'inspiration y précède la réalisation.

C'est pour ces raisons que la Maçonnerie a tiré de l'Art de la Construction tout son symbolisme et, même, sa dénomination. Cela lui donnait une filiation plus ou moins réelle avec les anciennes confréries des bâtisseurs de cathédrales, monuments admirables que le Moyen Age nous a laissés et qui sont encore, de nos jours, motif de stupéfaction pour les théoriciens et les artistes parce qu'ils contiennent une série de solutions techniques et de symboles métaphysiques inexplicables en ces temps où le simple fait de savoir lire et écrire était chose exceptionnelle.

Mais revenons à notre sujet principal. Nous voyons comment la Maçonnerie repousse formellement l'athéisme, quoiqu'elle reconnaisse que tout homme ne peut avoir de Dieu une autre idée que celle de lui-même, élargie jusqu'aux limites de son imagination. Elle s'est donc abstenue d'établir des dogmes et a respecté la liberté de pensée de tout le monde. D'autre part, la Maçonnerie reconnaît que tout être est susceptible de progresser intellectuellement et, à fin de stimuler ce progrès, elle a établi son enseignement d'une façon progressive, ainsi qu'il en était dans les anciens mystères.

Trois degrés essentiels marquent d'une façon claire la marche

ascensionnelle de tout bon maçon. Il s'agit du troisième, du dix-huitième et du trentième. Ils correspondent aux trois chemins de perfection de l'ancienne tradition.

Le degré de Maître est l'aboutissement de l'étude intellectuelle. Il demande une connaissance approfondie des sciences profanes et occultes. C'est, en général, le résultat d'une formation autodidactique, contrôlée pourtant et dirigée par les hiérarchies supérieures au moyen de symboles, d'allégories, susceptibles d'éveiller l'intuition de l'étudiant. La connaissance et l'usage de l'analogie en est la clé. L'étudiant doit parvenir à comprendre que l'Univers s'appelle ainsi parce qu'il n'a qu'une face, une version, expression de la perfection divine qui, elle, évidemment, n'admet pas de plans opposés et simultanés. C'est l'application de l'aphorisme d'Hermès, qui dit que « l'inférieur est analogue au supérieur, et le supérieur analogue à l'inférieur, pour aboutir à la merveille de l'Unité dans la diversité ».

Ce stade étant atteint, l'étudiant est prêt pour envisager la réalisation mystico-métaphysique qui doit avoir lieu en lui-même. Il ne doit pas chercher la vérité dans le monde toujours changeant des formes, mais au plus profond de son âme. Les objectifs alchimiques des anciens Rose-Croix doivent être atteints lors du passage du dix-huitième degré. Puis, peu à peu, l'élimination des scories que représentent les passions humaines s'effectuera jusqu'à la sublimation spirituelle qui transforme en OR PUR l'âme semi-animale, identifiée jusqu'alors avec le monde matériel. Entrer dans le dix-huitième degré c'est allumer le feu de son propre ATHANOR, qui n'est autre que son propre cœur. Remarquons que nous retrouvons le symbole du cœur flamboyant dans un grand nombre d'images religieuses ou poétiques pour exprimer l'exaltation amoureuse. Si l'étudiant essaye d'obtenir le miracle de fabriquer de l'or métallique, il n'y arrivera qu'au prix d'un dépouillement tel que rien de ce qui, dans le monde, peut être acheté avec de l'or, ne présentera pour lui un intérêt quelconque.

Le dix-huitième degré peut mener l'étudiant jusqu'à l'état de sainteté et le rendra susceptible d'être reconnu pour un tel. Il sera dès lors un KADOSC, mot hébreu signifiant SAINT. Ce trentième degré permet, en justice, d'exercer des fonctions de gouvernement, car l'homme qui le possède, en vérité, a acquis la volonté nécessaire à cette tâche difficile, ainsi que les conditions intellectuelles et morales nécessaires lors de son passage dans les degrés antérieurs. Ces qualités sont nécessaires pour suivre d'une façon intelligente et droite le chemin de l'action sociale et politique. La Politique ! Sous ce mot, que des escrocs, bavards et arrivistes de toute sorte ont discrédité, se cache, au sens superlatif, une des plus hautes tâches qu'un homme peut entreprendre. C'est dans l'exercice des fonctions de gouvernement que l'homme trouve les épreuves les plus fortes que l'on puisse supporter, en même temps qu'il se voit forcé à prendre des décisions extrêmement graves, dont peuvent dépendre, en dernier ressort, beaucoup de vies humaines et la continuité historique d'un peuple.

Comprenant réellement la portée de ce que nous venons de dire, nous comprendrons ainsi l'immense fortune, ou bon karma, de la nation gouvernée par un réel Kadosc doué d'une volonté à toute épreuve, d'une rectitude incorruptible et d'une intuition éveillée capable de trouver en tout moment la solution la meilleure, car on

ne peut pas commettre des erreurs dans l'exercice du pouvoir, même si elles sont bien intentionnées. L'histoire nous montre comment, très souvent, de telles erreurs ont été payées par des catastrophes nationales et parfois par la vie même de l'Etat.

Ce processus de formation de ses affiliés montre clairement la haute mission de la Maçonnerie. Malheureusement, en général, on limite la chose et les hommes s'arrêtent à mi-chemin de ce qu'ils devraient être. Ce chemin cependant reste ouvert et, quand on rassemble les qualités exceptionnelles nécessaires, les résultats sont magnifiques et la société fait un pas en avant.

De son côté, l'Eglise accomplit aussi sa tâche, malgré les difficultés qu'elle peut rencontrer. Il faut souligner que, lorsque nous faisons référence à l'Eglise, nous citons comme exemple l'Eglise Catholique Romaine, mais ce que nous pouvons en dire peut aussi bien s'appliquer à n'importe quelle autre des grandes religions qui ont été données à l'humanité.

De même que la Maçonnerie a toujours été un élément de progrès, un stimulant de l'évolution spirituelle du genre humain, ainsi l'Eglise s'est fixé comme but d'atteindre les masses populaires culturellement arriérées, et donc dépourvues d'idées propres. Les vérités métaphysiques que la Maçonnerie a présentées sous forme de symboles pour être interprétées par ceux qui en sont capables, l'Eglise les a données comme « article de foi », afin que tout simple fidèle puisse les croire sans les comprendre.

Les objectifs de la Maçonnerie et ceux de l'Eglise sont tout à fait différents. Les deux essaient de satisfaire aux besoins de leurs disciples selon leurs propres convenances. Forcée de s'adresser à la masse grégaire soumise à toutes sortes de faiblesses et de passions émotives, l'Eglise a dû se mettre au commun dénominateur le plus bas de cette masse pour n'en pas perdre. D'où la nécessité de présenter beaucoup de vérités transcendantes sous la forme de légendes ou de fables aussi infantiles que la mentalité de ceux à qui elles s'adressent, fonds émotif, parfois tragique, toujours poétique et capable d'avoir une résonance dans sa conscience. Si un fidèle un peu plus avisé pose une question indiscrète, il se voit répondre que ceci appartient aux mystères de la religion, ou bien qu'il est diabolique de vouloir tout savoir.

En fait, l'Eglise n'a jamais rien donné de nouveau. Réfugiée derrière ses dogmes, appuyée par l'affirmation de sa foi, elle n'a accepté que de mauvais gré les faits scientifiques, pourtant indiscutables, et représentant souvent un pas en avant vers une Vérité transcendante. — Souvenons-nous du cas de Galilée. — Elle a lancé des anathèmes contre le libre examen parce qu'elle a vu dans celui-ci son ennemi le plus dangereux. Cependant, ce n'est point notre intention de faire ici une critique destructive. Nous ne voulons que préciser les caractéristiques dérivées de sa propre nature et de sa mission, qui l'amènent à être *conservatrice* dans tous les domaines. Tout changement est, pour elle, franchement perturbateur et comporte le danger de faire basculer la foi aveugle de ses fidèles bien-aimés.

La Maçonnerie, au contraire, a toujours promu le progrès. Qui dit progrès dit changement. La Maçonnerie a donc toujours présenté un aspect *révolutionnaire*, car son objectif principal est de faire de ses affiliés des hommes nouveaux, toujours améliorés par

rapport à ce qu'ils étaient avant. Dans un sens matériel, elle a toujours pris la défense de la culture populaire, de l'enseignement et, en dernier lieu, de la science et du libre examen.

Il faut souligner que la Religion emprunte son nom au mot latin « religare » qui signifie réunir, assembler, unifier, etc. Appliqué à des êtres humains, il peut aussi avoir le sens d'égrégore, ou de former un égrégore. Cette unité ne peut se faire qu'en mettant les choses au niveau le plus bas, avec toutes les conséquences qui s'ensuivent, et jusqu'à parvenir à l'esprit propre à un troupeau. Ce n'est pas en vain que son Fondateur a été nommé le Bon Pasteur, nom que se sont aussi attribué Evêques et Papes, Cette attitude peut, évidemment, contribuer à faciliter pour ainsi dire le bonheur du troupeau car, lorsque la masse est guidée par l'intelligence supérieure du pâtre, elle trouve des prés, des sources fraîches et des abris qu'elle n'aurait jamais trouvés dans son état sauvage et indépendant ; finalement, la paix de l'étable est préférable à la persécution des ennemis naturels. En juste compensation, le pâtre a le droit de traire son troupeau et de s'en alimenter.

Comme nous l'avons déjà dit, la Maçonnerie, contrairement, a toujours aidé la science, c'est-à-dire la connaissance, dans son degré le plus élevé. Mais science, dérivé du mot latin « scindere » — diviser ou séparer — équivaut à analyse. Et analyser une chose ou une idée est tout à fait l'opposé de l'accepter comme article de foi. Toute idée nouvelle qui pénètre notre mentalité agit à la façon d'un révulsif, produisant inquiétudes, doutes, problèmes et nouvelles questions qui, quoiqu'ils affirment la supériorité humaine, lui font perdre l'état paisible que l'on peut trouver en faisant confiance aux affirmations dogmatiques. Afin d'accentuer encore davantage la divergence entre l'Eglise et la Maçonnerie, rappelons que l'intelligence est l'unique qualité que l'Eglise reconnaît au Diable.

Ce serait allonger excessivement notre sujet que de chercher encore des oppositions entre ces deux institutions, toutes dérivées de leurs origines, le MANU et le BODISATVA. Soulignons donc, pour finir, une dernière analogie : l'Eglise et la Maçonnerie viennent accomplir dans la société la même mission que le père et la mère ont, par rapport à l'enfant, dans la famille, première cellule sociale.

Evoquons, avec une profonde reconnaissance, les soins maternels que nous avons reçus dans notre enfance, les touchantes fables et les prières que notre mère nous apprenait, la façon dont elle excusait continuellement nos petites fautes, les heures qu'elle passait à notre chevet quand nous étions malades, sa constante prédilection envers le plus petit d'entre nous, ou encore envers le moins doué. Souvenons-nous encore de cette phrase qui revenait si souvent : « Cet enfant est trop intelligent pour son âge ! ». Qui ne reconnaîtrait dans ces attitudes les mêmes qui, à une autre échelle, sont le fondement et la raison d'être de la Sainte Mère Eglise ? La mère et l'Eglise éprouvent le même regret de voir que leurs enfants grandissent, car elles les voient alors échapper à leur contrôle et perdre en même temps le bénéfice de ce trésor d'amour que Dieu leur a confié, avec la mission d'apprendre la bonté par l'exemple et le sacrifice.

Nous avons la prétention de ne pas être ingrats. Faisons donc état de notre reconnaissance envers toutes les mères, qu'elles soient

animales, humaines, saintes ou divines, pour nous avoir mis au monde et pour nous avoir soignés jusqu'à ce que nous soyons capables de nous suffire à nous-mêmes.

Considérant attentivement ce que nos pères ont fait pour nous, on peut y retrouver toutes ces choses complémentaires dans leurs aspects secondaires, mais qui ont avec la mère un fonds commun : l'amour. La condition de père donne un autre sens à ses objectifs. Il pense que les enfants devront demain affronter les luttes de la vie et sa préoccupation à leur égard s'applique essentiellement à leur formation intellectuelle et physique. Quand il les questionne, il le fait principalement au sujet des notes obtenues à l'école. Il veut qu'ils soient qualifiés, et il n'hésite point à choisir les écoles les plus chères, même s'il doit y consacrer une partie importante de son revenu et de son travail. Tout ce dont la famille a besoin pour accomplir ses finalités, tout provient de ce travail où, petit à petit, il laisse ses énergies les meilleures. Le père a besoin de tout son amour pour ne pas considérer la famille comme une sorte de parasite vivant à ses dépens.

Il attend que ses enfants grandissent pour pouvoir les initier aux secrets de son métier ou pour les introduire dans son affaire. Tandis qu'ils se forment, il ne manque pas de les guider par ses conseils de rectitude, de sévérité, quand il est nécessaire. Vient le temps du service militaire, et il ne peut pas s'empêcher d'être fier de son enfant si celui-ci a une allure martiale, inconscient des dangers que cela comporte. Quand cette allure est accompagnée d'une solide formation universitaire, le bon père peut être satisfait. Il a accompli sa mission. Il n'a qu'à espérer que son fils aura une place prééminente dans les luttes du monde auquel il va s'attaquer et où, probablement, il fera mieux que lui, selon la loi du progrès, selon l'ancien aphorisme « l'initié doit tuer l'initiateur ».

Mari et femme, unis par le dénominateur commun de l'amour envers les enfants, conviendront, dans l'intimité de leur chambre, des attitudes et décisions à prendre pour le meilleur accomplissement de leur rôle de père et de mère et pour le mieux-être des enfants que Dieu leur a donnés.

Ainsi, pour le meilleur accomplissement de leurs missions sociales respectives, Eglise et Maçonnerie devraient avoir d'intimes relations pour décider de ce qu'il faut faire pour le bien collectif. Certes, il n'est pas souhaitable que ces contacts parviennent au public, afin d'éviter les mauvaises interprétations qui, fatalement, aboutiraient à des critiques destructives. Il faut que l'action de l'Eglise sur les masses soit, comme elle l'est déjà, franche, ouverte, exemplaire, à base de sacrifice personnel évident. Par contre, celle de la Maçonnerie exige le secret, pour ne pas devenir offensive aux yeux du grand public. Quoiqu'un bon Maçon doive posséder toutes les vertus de l'homme d'Eglise, il ne doit pas en faire indûment étalage.

Si, un jour, nous étions témoins de l'intime réconciliation de ces deux institutions, fondamentales pour toute société humaine, une nouvelle ère de paix et de progrès débiterait, pourvue de la force considérable des courants spirituels que chacune utilise dans les rites et cérémonies qui leur sont propres.

LOUIS-CLAUDE DE SAINT-MARTIN dit le Philosophe Inconnu **ETINCELLES POLITIQUES**

mises au jour et publiées pour la première fois
par **ROBERT AMADOU**

(suite) ⁽¹⁾

On peut encore comparer l'origine et la marche d'une société à la vie d'un homme. Dans les premiers feux de son âge, il jouit avec ardeur de tout ce qui se présente, et tout le flatte alors parce que tout est neuf pour lui. L'usage peu réfléchi de toutes ces choses lui fait bientôt connaître qu'il y en a de dangereuses. Il apprend par son expérience à se priver des unes, à n'user des autres qu'avec modération. Il trouve enfin qu'il y en a auxquelles il peut se livrer avec confiance, parce qu'elles lui promettent un bonheur durable. Telle a été sans doute la conduite des premières sociétés. La société naturelle a existé dès le principe. Les hommes qui la composaient n'avaient d'autres règle que celle qui est gravée dans tous les cœurs ; mais, comme chacun sait combien il est difficile de ne pas s'en écarter, il ne faut pas s'étonner que le désordre ait bientôt paru. Chacun des biens qui leur étaient offerts n'a pas pu leur servir longtemps sans qu'ils en aient abusé, et, à mesure que le mal se montrait, ils ont pris des précautions pour le prévenir. Quand on a cessé de respecter le père de famille qui était le chef des premières sociétés, il a fallu des règlements pour préserver la dignité du pouvoir souverain. Quand l'ambition a cherché à opprimer le faible pour s'emparer de son héritage, il a fallu mettre de l'ordre dans les possessions. Quand l'usage des femmes a occasionné des troubles et des meurtres, il a fallu régler les mariages ; et ainsi, successivement, de tous les autres abus.

Je suis persuadé qu'il n'y a que la première société qui se soit formée de cette manière. Toutes les autres ont eu pour fondateurs des hommes élevés dans les principes et les lois de cette première société. Aussi, toutes en ont-elles de connus dès leur naissance. Il y en a, parmi ces sociétés, que la gêne d'une trop grande multitude, ou l'attrait d'un climat avantageux, aura pu déterminer à se séparer et à s'ériger en peuple, mais la force et la soif des biens et des honneurs en aura fondé sans doute un plus grand nombre.

16. De la justice criminelle

Un juge criminelle doit se mettre à la place de l'accusé et ne prononcer sur le coupable que lorsque ce coupable prononcerait lui-même en descendant dans sa propre conscience.

(1) Cf l'INITIATION oct. - nov. - déc. 1965

L'exécution ne devrait avoir lieu qu'autant que la puissance qui l'opère aurait le pouvoir de restituer ce qu'elle ôte au condamné. Saint Pierre coupa l'oreille à Malchus par la permission de son maître, qui avait dit à ses disciples de prendre des épées. Mais ce maître guérit lui-même la blessure que Saint Pierre avait faite à ce serviteur de l'autorité humaine, et ce ne serait qu'à ceux qui seraient revêtus d'un semblable pouvoir qu'il serait permis de porter les armes et de se faire guerriers.

Cela revient à ce que j'ai dit ailleurs, que nous ne devrions jamais même peindre les défauts et les vices de l'humanité qu'autant que nous aurions dans notre cœur, dans notre âme et dans notre esprit de quoi pouvoir y substituer efficacement toutes les vertus et les lumières à ces défauts et à ces ténèbres que nous nous occupons de peindre et de faire connaître. Si les auteurs étaient persuadés de ces vérités, ils ne feraient pas tant de livres, car la plupart de ceux qu'ils composent ne sont puisés que dans la critique, et nullement dans la source salutaire des vertus et des vérités efficaces. Aussi, ils sont connus par la méchanceté et l'oisiveté, mais ils ne font que du mal au lieu de tout le bien qu'ils pourraient faire. Heureuse la nation où la connaissance des lois ne serait pas une science !

Si les lois étaient toutes une pure émanation des lumières naturelles de notre jugement, l'étude et la connaissance en seraient bien faciles ; mais, comme les passions en ont souvent dicté, et comme la marche des passions est variée à l'infini, on doit sentir combien il est pénible d'en apprendre et d'en suivre tous les détours.

L'aveu qu'on tire des criminels est une suite de la liberté politique que les lois laissent à tous les citoyens ; mais, pour cela, il faut donc que cet aveu soit libre et l'usage de la question est tout à fait contraire à ce principe.

Le marquis de Beccaria est le défenseur de l'humanité ; il croit l'homme, ou trop faible, ou pas encore assez corrompu pour que les crimes les plus atroces soient les plus probables. En conséquence, il veut qu'on n'admette dans ce cas que les preuves les plus fortes et qu'on rejette toutes les semi-preuves, ce qui abrège beaucoup de temps pour la procédure. Il veut aussi qu'on laisse au coupable beaucoup de temps pour se justifier. Pour les crimes moins considérables, c'est tout le contraire. Comme ils sont plus aisés à commettre, ils sont plus aisés à croire, et les preuves qu'on en donne doivent avoir plus de poids, et la justification du coupable doit en avoir moins. Ce poids est en raison inverse de l'atrocité du crime.

Les jurisconsultes suivent le principe opposé, par la raison que plus un crime est grand, plus il est dangereux de le laisser impuni. Par conséquent, tout ce qui pourrait tendre à le prouver paraît mériter de leur part une attention particulière.

Parmi la multitude infinie des choses qui peuvent influer dans un gouvernement, l'imprimerie est une des principales, et à laquelle le souverain devrait faire plus d'attention. C'est une porte ouverte à la licence, quand les lumières et l'intégrité des censeurs ne savent pas la

réprimer. Rien n'a plus d'influence sur les mœurs que les livres. Le souverain n'en devrait laisser paraître aucun qui fût contraire aux principes fondamentaux de son état et même aux opinions salutaires qui pourraient y être établies ; aucun qui ne tendît à quelque objet utile et qui ne fût composé de manière à perfectionner les sciences et les arts ; aucun, par conséquent, dont l'ignorance, le mauvais goût et la frivolité fussent les qualités dominantes ; aucun sur la religion qui ne portât l'homme à ses devoirs, à une sage crainte de Celui qui gouverne tout, et à l'amour du bien dans tous les genres ; aucun qui respirât cette curiosité criminelle qui porte toujours l'homme au-delà de lui-même et cette inquiétude orgueilleuse qui le pousse sans cesse à déranger l'ordre. Rien ne devrait échapper au souverain, s'il veut prévenir le mal qui filtre de tous les côtés. Il devrait avoir toutes les connaissances et toutes les vertus. Ce n'est qu'à ce titre qu'il mériterait vraiment d'être à la tête des hommes.

L'établissement des censeurs a un but utile, mais quel est l'homme qui puisse oser l'être ? Est-ce la lecture d'un moment qui peut décider d'un livre et de ses suites ? Est-ce à un seul esprit à porter un jugement sur toutes sortes de matières ? Encore quand ces suppositions seraient possibles, l'imprimerie furtive rendrait toutes ces précautions inutiles.

Le vice de tout cela, c'est que les Etats ne se sont pas formés sains et vigoureux. Ils naissent, comme les corps naturels, avec des humeurs dont le poison devrait se corriger avec l'âge s'ils avaient aussi un principe actif permanent. Mais, comme chez eux le principe change continuellement par la succession des souverains, chaque nouveau souverain trouve le mal plus enraciné et n'a point encore d'expérience pour le détruire : il ne peut donc aller qu'en augmentant.

17. *La véritable égalité*

Elle consiste en ce que tous les hommes ont chacun un don qui leur est fait par le même maître, ou par l'esprit ; ce qui fait que, sous ce rapport, ils sont tous sous la dépendance du même souverain, ou du même principe, et sujets de la même puissance ou autorité. Ainsi, nul d'eux n'est, par ce moyen, d'une autre région ni d'une autre nature que ses semblables. Elle consiste, en outre, à ce que, par ce même don qui est départi à chacun d'eux, ils se trouvent dans le fait tous supérieurs les uns aux autres, comme je l'ai publié dans *l'homme de désir*, puisque chacun de ces dons étant exclusif à celui à qui il est accordé par son droit originel, les hommes sont tous également privilégiés les uns à l'égard des autres, quoique les dons ne soient pas tous également éminents. Car il suffit qu'ils soient exclusifs pour que chacun des hommes à qui ils sont départis soit un être nécessaire pour toute l'espèce, et cette qualité d'être nécessaire est la base naturelle de la véritable égalité, mais aussi elle rend coupable cet être nécessaire s'il ne remplit pas toute l'étendue de son don, ou s'il ne la remplit point du tout, don envers tous les hommes à qui il devait en faire partager les profits parce qu'il rompt par là l'effet du plan divin et il est responsable de ce et les avantages.

Enfin, elle consiste à ce que, si chaque homme est privilégié à l'égard de ses semblables par rapport au don qui lui est confié, chaque homme aussi est subordonné à tous ses semblables sans exception dans les dons qui lui sont confiés à leur tour et qui les rendent également privilégiés à son égard. Ainsi, s'il y a entre les hommes égalité de prédominance, il y a aussi égalité de dépendance et de sujétion parce que, si tous les hommes ont besoin d'être aidés par les dons de tous ses semblables, c'est cette balance et cette compensation qui, tenant tous les hommes dans les mêmes liens en même temps qu'elles leur donnent les mêmes privilèges, nivellent à la fois leur supériorité et leur infériorité et étendent sur eux le joug à la fois impérieux et doux de la véritable égalité.

Sans doute que pour s'élever à cette simple mais profonde idée, il faut juger l'homme sur ce qu'il devrait être et non sur ce qu'il est ; il faut ne pas perdre de vue l'étincelle primitive qui les anime tous et ne pas la ranger au rang des chimères sur ce que tant d'hommes ne montrent à sa place que les ténèbres, le néant, le crime ou l'imbécillité. C'est ici la science des principes qui doit servir de flambeau. Il faut savoir démêler ces principes au lieu de tant de faits qui les contrarient. Il faut enfin se détourner des voies abusives des sciences fausses qui veulent que les principes dérivent des faits, tandis que, selon toutes les lois régulières, c'est aux faits à dériver des principes et, lorsqu'il se trouve entre les faits et les principes une aussi grande incohérence que celle que l'on découvre entre les bases profondes que nous venons de poser et l'état si opposé où se montre la famille humaine, on est forcé par la rigueur de la logique à reconnaître une base intermédiaire qui soit le principe de tous ces faits si humiliants et si désespérants et qui laisse en leur entier les principes irréfragables et originels qui honorent notre espèce et qui doivent avoir aussi des faits de leur ordre qui les justifient, au lieu de ces faits monstrueux et difformes qui les défigurent.

Quant à cette égalité politique que les constitutions sociales veulent établir, elle n'est que dans le mot, tant que l'homme n'est pas réencadré dans ses éléments essentiels. Aussi, il n'y a qu'à voir quels sont les fruits qui résultent de cette doctrine et quels sont les faits qui la justifient et qui la prouvent.

18. Des dîmes

La dîme était un signe d'alliance entre l'homme et le dénaire, ou le représentatif de l'unité d'où nous émanons. Depuis que, par la prévarication, nous ne payons plus cette dîme en nature réelle ou spirituelle, on nous avait fourni le moyen d'y suppléer figurativement par la dîme matérielle de nos biens. Le Christ nous avait mis à portée de payer de nouveau notre dîme *en nature*, mais ceux qui se sont dits ses successeurs et ses imitateurs, au lieu de nous apprendre comme lui à payer notre dîme *en nature*, se sont jetés avec plus d'avidité encore que les prêtres de l'ancienne loi sur le régime des dîmes matérielles ; et cela avec

d'autant plus de tort que notre divin instituteur et réparateur avait enseigné que notre royaume n'était pas de ce monde. Voilà une des causes cachées de la Révolution et de l'abolition du clergé. Cependant, la Sagesse a tant d'empressement de nous rappeler à notre vraie dîme qu'elle laisse les hommes retracer sa loi dans les images, lorsqu'ils n'ont pas la force de la suivre dans ses réalités. Aussi, en abolissant la dîme matérielle, les législateurs français ont introduit la division dénaire et décimale qui nous peint encore en figure les caractères et le nombre de notre terme. Mais, comme cette figure est fautive et ne peut s'appliquer au temps, ainsi que je l'ai noté dans mon écrit sur *les Nombres*, elle ne peut durer et elle nous sera encore bien plus tôt enlevée que ne l'a été la dîme matérielle.

19. Sur le gouvernement divin ou le théocratisme

Lorsque j'ai publié mes opinions théocratiques en fait de gouvernement, je n'ai pas eu la persuasion qu'elles seraient généralement adoptées, tant l'homme est dévoyé de la vraie route qui le ramènerait à son principe. Cependant, je demandais là bien moins que la plupart des mortels ne m'accordent communément. Car c'est le plus petit nombre qui nie la Divinité et qui ne la reconnaît pas pour être la source universelle de toutes choses. Or, si on avoue assez généralement que nous avons un père-Dieu, quoique bien peu de gens se conduisent d'une manière conforme à cet aveu, comment nier que nous ne puissions avoir un gouvernement-Dieu ? Le second sera moins que le premier. Car, enfin, l'association humaine ne devrait être que le résultat de la réunion de tous les dons et facultés que nous aurions puisés dans les trésors inépuisables de notre père commun. Ainsi, il ne serait plus difficile d'admettre qu'il pût présider au gouvernement de nos associations humaines que de reconnaître, comme nous le faisons, qu'il a dirigé l'origine de notre existence ; qu'il dirige l'ordre de la nature ainsi que la marche de tout ce qui est. Mais, pour que l'homme parvînt à comprendre par quel mode cette idée du gouvernement-Dieu pourrait avoir son exécution, il faudrait qu'il cessât de se compter pour quelque chose et qu'il comptât Dieu pour tout. Que l'on voie à présent comment on a beau jeu pour lui faire entendre les vérités, puisqu'au contraire c'est Dieu qu'il compte pour rien et qu'il veut se compter lui-même pour tout. On ne peut donc faire autre chose que de le livrer à la triste expérience de ses ténébreuses combinaisons.

20. De la sévérité dans la justice

Les codes criminels et leurs ministres affectent une sévérité et une dureté dans les supplices qui m'ont toujours paru révoltantes, mais dont je n'avais pas eu la clef jusqu'à ce jour. Elles ne parviennent que de l'envie de paraître extraordinairement attachés à la justice, mais les ministres de la justice criminelle qui se montrent ainsi font une transposition dont ils sont la dupe. Car ils croient, en paraissant si extraor-

dinairement attachés à la justice envers les autres, démontrer qu'ils sont réellement dévoués à cette justice et qu'ils l'ont dans le cœur. Mais, pour prouver qu'ils l'ont dans le cœur, il faudrait qu'ils fussent encore plus sévères et plus durs envers eux-mêmes qu'ils ne le sont envers les autres. Or, c'est ce qui a rarement lieu.

L'esprit de flatterie ajoute encore, selon l'occasion, aux mobiles de ce zèle ardent et dévorant. Voyez avec quelle fureur les codes criminels et tous leurs fauteurs sévissent contre les meurtriers des souverains. Ce n'est pas seulement pour paraître justes qu'ils agissent ainsi. C'est, en outre, pour faire leur cour à ces souverains ; c'est pour s'attirer un de leurs regards, et voilà comment les plus beaux sentiments de l'homme se dépravent et s'enluminent avec des apparences.

Cette vengeance des crimes commis contre les souverains a sa base dans un principe très profond et très vrai, puisque ces souverains devraient être les organes de la vérité mère, et comme son image active, et qu'ainsi les crimes qui leur portent atteinte peuvent se regarder comme les plus horribles des crimes qui puissent se commettre envers des hommes. Mais, quand ces souverains sont descendus si fort au-dessous de ce qu'ils devraient être, alors la justice criminelle ne peut plus diriger ses rigueurs comme elle le ferait si les mêmes données existaient, et elle applique au simple souvenir de ce caractère de souverain ce qu'elle ne devrait appliquer qu'au caractère lui-même, considéré dans la plénitude de ses droits.

La rigueur des lois contre le vol devrait tenir aussi à la grande clef des propriétés, qui nous apprendrait que nous ne devrions rien posséder que par l'ordre de l'esprit, comme nous le voyons dans les testaments des patriarches et dans les divisions de la terre promise, qui ne sont qu'une répétition de celles qui se sont faites sous les premiers hommes. Or, dans cette circonstance, nous ne pourrions rien soustraire de la propriété d'un autre homme que nous n'allussions contre ce plan de l'esprit, et c'est la seule raison qui puisse nous montrer le vol comme étant un si grand crime, puisque tout devrait être sous le serment de l'esprit, comme on le voit dans l'exemple du vol d'Achan sous Josué. Les justices criminelles, en sévissant comme elles le font contre les voleurs de nos propriétés actuelles, transportent encore à la figure de la chose ce qui ne devrait convenir qu'à la chose même.

21. Biens ou propriétés

J'ai dit dans ma *Lettre sur la Révolution française* que l'homme aujourd'hui n'aurait plus de propriété. J'ai dit que, primitivement, nos propriétés n'auraient été que le prix de nos travaux dans Dieu et dans l'esprit, c'est-à-dire une récompense glorieuse qui eût annoncé, par son nom et son espèce, le genre de mérite qui nous les aurait acquises, comme nous en voyons journellement des exemples sur la terre par tous les titres que les souverains et les conquérants reçoivent ou prennent eux-mêmes. J'aurais pu ajouter que ces récompenses-là auraient été communes aux familles parce que les enfants seraient entrés de droit

dans toutes les possessions de leurs pères et, comme il n'y aurait point eu de mort, elles auraient été pour tous les membres de la famille une jouissance continue, au lieu qu'aujourd'hui elles ne sont que successives par l'hérédité. Et il ne faut pas croire que ces propriétés se fussent trouvées en proportion décroissante en raison de l'accroissement des membres de la famille ; car ces propriétés étant vives se seraient accrues par leur propre nature et la virtualité des familles, comme nous voyons que, dans les familles terrestres, le même bien augmente en valeur selon les soins et l'active industrie de celles qui savent le mieux le faire valoir. Enfin, la terre aurait produit par le pouvoir des différents noms qui nous auraient été accordés, soit par notre origine, soit par notre récompense. C'eût été là la véritable source de notre richesse, comme en effet, avec un pareil trésor, nous n'aurions jamais manqué de rien. C'est même par là que s'explique l'élévation d'esprit dans certains hommes qui préfèrent les noms, les titres et les qualifications honorifiques à des récompenses pécuniaires, parce que leur gloire leur semble porter avec elle un secret crédit qui doit les préserver de la disette et qui n'est autre chose qu'un reflet faux du réel pouvoir de ces noms primitifs et virtuels sur l'efficacité desquels eussent été appuyées nos anciennes propriétés.

Mais l'objet de cette note est de montrer combien nos droits de propriété actuels sont incertains, et combien j'ai été fondé à dire que je ne savais pas ce que c'était qu'une propriété, et voici ma raison.

Comme nos propriétés primitives ne nous auraient été acquises que par la vertu, nous ne les aurions conservées que par la justice et, si quelque propriétaire fût devenu prévaricateur, il aurait été sur le champ dépossédé, comme l'a été le premier homme et le premier prévaricateur et comme nous voyons tous les jours la justice humaine déposséder les malfaiteurs et ceux qui enfreignent les lois de l'équité. Or, je demande à tous ceux qui ont possédé des propriétés depuis que nous sommes sur la terre, s'ils pourraient assurer que, soit par eux, soit par leurs ancêtres, il n'y a pas eu quelques malversations et quelques prévarications contre la justice tant dans l'acquisition de leurs biens que dans leur gestion. Si cela est, ils auraient dû être dépossédés, par le seul fait de cette injustice, lorsque ce sont eux qui l'ont commise ; et leurs héritiers devraient l'être par la même raison, comme ne pouvant pas posséder un héritage illégitime. Ce coup de jour est suffisant pour faire voir où nous en sommes en fait de propriétés dans ce bas monde, et sur quoi reposent nos titres, nos jouissances, nos lois et nos justices. On peut dire que le mortels les plus honorés et même les plus honorables, tels que les sages magistrats et légistes qui s'occupent à protéger la légitimité des possessions terrestres, passent leurs jours et consomment tout leur esprit à la *vanitas vanitatum*.

Enfin, après la chute, nos propriétés auraient pu participer encore du peu de nos virtualités primitives qui nous seraient restées.

Par là, ces propriétés nous tenant à l'abri de l'inquiétude pour notre propre compte, nous n'aurions point été dans le cas d'envier le bien de nos semblables ; nous n'aurions point eu à craindre de nous voir humiliés par l'accroissement de leurs richesses. Comme ces richesses

n'auraient pu exister et s'accroître que par les soins que nous aurions donnés à la culture du grand règne, et qu'elles n'auraient été que la récompense de ces soins, notre plus grande joie, en les voyant s'accroître, aurait été de sentir par là que le grand règne s'était accru aussi. Et peut-être que, si nous avions voulu persévérer dans cette sublime carrière et dans ces sublimes sentiments, nous serions arrivés au point de sublimer nos richesses mêmes et de remonter au degré supérieur dont nous étions descendus, c'est-à-dire de rentrer dans la région où nos propriétés domaniales eussent eu le cachet divin et ne nous eussent produit que des fruits purs et perpétuels, ou bien de véritables fruits paradisiaques. Bien moins encore y eût-il eu entre nous des contestations. Car, dès que nous aurions puisé à la source vive, nous n'aurions pas eu à craindre qu'on nous dépouillât de nos richesses. Ce n'est que depuis que nous puisons à la source morte que les contestations se sont élevées et que les tribunaux ont été établis.

22. Dix-huit brumaire

Autant le 18 fructidor m'avait fait voir noir, autant le 18 brumaire m'a fait voir blanc. Cependant, ce blanc n'est pas sans ombre. Aussi les deux forcés ennemies qui se combattent dans notre révolution joueront-elles chacune leur jeu. Nous en voyons une image dans la constitution qui a suivi ce 18 brumaire. Elle a de bonnes vues et elle renferme de bonnes choses, mais le gouvernement qu'elle a créé ressemble au matras philosophique dans lequel sont rassemblés tous les éléments avec une substance radicale qui n'est pas celle que la Providence a dessein de faire germer. Cette substance radicale se trouve recouverte et ornée de la puissance, de la richesse et de la science, les trois ingrédients les plus propres à frapper les yeux de tous les hommes. Aussi, combien n'aura-t-elle pas d'adorateurs soit parmi la nation française soit parmi toutes les autres nations ? A combien de gens ne paraîtra-t-elle pas la substance vraie ? Mais, pour les yeux éclairés, cette élévation et ces soutiens de la substance radicale qui paraîtra la véritable sont la preuve certaine que la substance antagoniste s'avancera bientôt pour répandre son éclat à son tour. Ceci est une miniature de ce qui arrivera à la fin des temps. Il y aura aussi alors une substance radicale qui, sur la magie des merveilles et l'accumulation des puissances, fera courber toutes les nations sous son joug. Mais il y aura aussi une substance vraie qui succédera à celle-là et qui la fera rentrer dans ses limites. Le temporel actuel sera au spirituel temporel qui nous attend, comme le spirituel de la fin des temps sera au divin qui terminera la fin des temps.

23. De la raison attention de Dieu à nous ramener à nos voies libres

Les philosophes, moitié par attrait pour la saine raison, moitié par ignorance et par crainte des efforts pénibles, s'ils voulaient mettre à contribution les facultés radicales et intimes qui en eux pourraient et

devraient engendrer et nourrir cette raison, la font passer par tant de creusets et la tiennent si longtemps sur le feu évaporatoire qu'ils la dessèchent de manière à ne pouvoir plus nous la montrer que comme un squelette sans vie et comme des os sans substance médullaire. A force de chercher à la purger de toutes les humeurs vitrées dont on l'a infectée, ils lui ôtent ses liqueurs vivifiantes et constitutives, ils la manipulent et la tourmentent au point de la réduire à une existence précaire, incertaine et moindre que celle d'un atome.

D'un autre côté, les prêtres, à force de nous interdire l'usage de cette raison et de ne la nourrir que d'aliments peu substantiels, la font mourir d'inanition. Les premiers pour vouloir trop de la raison humaine, les seconds pour n'en point vouloir assez lui ont été si préjudiciables qu'ils nous ont extrêmement retardés dans l'usage avantageux que nous aurions pu faire de ce salutaire instrument.

La raison est la lampe de l'homme mais c'est la vérité suprême, spirituelle et divine qui doit être l'huile de cette lampe, sans quoi elle demeure dans les ténèbres. Les philosophes veulent de la lampe sans huile et ne savent pas nous montrer la lampe ; la vérité veut à la fois employer la lampe et l'huile, parce qu'elle sait que les deux choses ne peuvent se passer l'une de l'autre.

Quand, par l'abus des hommes, nos voies se trouvent obstruées, il arrive des secousses et des révolutions violentes. Il faut même qu'elles le soient plus que le mal pour que nous puissions l'expectorer. Mais elles ne font jamais que nous ramener à l'état et au degré où nous étions avant que le mal commençât, c'est-à-dire qu'elles dégagent nos organes et nous remettent à nos voies libres, afin que nous travaillions à notre avancement, ce que nous n'aurions pas pu avec les obstacles qui nous arrêtaient. Elles ne peuvent faire plus, attendu que la Divinité qui nous fait libres ne peut point changer la nature des choses et veut que nous mettions en œuvre les moyens d'agir qu'elle nous a donnés. Tel a été son plan, telle a été sa marche dans tous les temps et dans toutes les époques spirituelles, temporelles, divines, de justice et de miséricorde qui se sont montrées dans ce bas monde. Tel est aussi l'esprit de notre révolution ; c'est de désencombrer les passages de toutes les immondices qui s'y étaient amassés. Mais, cette œuvre finie, il nous reste la nôtre à faire et malheureusement, comme nous sommes habituellement *abuseurs*, l'opération chirurgicale et médicale étant passée, nous retombons dans nos écarts, comme l'homme particulier retombe dans ses passions après être guéri des maux qu'elles lui ont attirés. La divinité n'en poursuit pas moins sa voie de lumière et d'amour, puisqu'elle n'en a pas d'autre et elle se caractérise à chaque époque selon ses lois et ses nombres. C'est ce qu'elle ne manquera pas de faire sans doute à l'époque où nous nous trouvons. Mais aussi c'est pour cela que nous la blessons tant, puisqu'elle a beau nous remettre dans nos voies de liberté et nous offrir tous les trésors qui devraient les remplir, nous détournons les yeux de ses bienfaits pour nous plonger dans nos ignorances et nos insultantes et criminelles ingratitude.

Aussi, en voyant la France se couvrir de crimes et d'athéisme, comme elle fait malgré les horribles maux dont le pouvoir supérieur l'a si évidemment et si constamment délivrée pendant nos crises et par nos crises, on ne peut que gémir en pressentant les terribles jugements qu'elle se prépare au lieu des magnifiques merveilles auxquelles elle a droit de s'attendre et qui ne feront que la rendre plus coupable.

La chose religieuse avait été donnée à l'homme pour lui servir de guide et de miroir où il pût reconnaître et contempler la Divinité.

Cette chose religieuse a produit un effet tout contraire par la faute de ses administrateurs. Le philosophe, les voyant ignorants et fourbes, s'est éloigné de la Divinité dont ils ne savaient pas lui montrer les avenues. Le simple n'a vu la Divinité qu'en eux, tant ils avaient eu la folle imprudence de s'identifier avec elle. C'est pour cela qu'elle a laissé disparaître les administrateurs qui remplissaient si mal ses vues ; et cela, afin que lorsqu'ils ne se trouveraient plus entre elle et l'homme, le philosophe ne fût plus offusqué par eux et pût la reconnaître, et afin que le simple pût s'apercevoir qu'il y avait une Divinité indépendamment de ses ministres et qu'il se portât directement vers elle. (Ils seront tous enseignés de Dieu.) Mais les mains qui ont servi à faire disparaître ces ministres ont agi ensuite à l'inverse de ce que cette Divinité s'était proposé, puisqu'au lieu de rapprocher de cette Divinité le philosophe et le simple, elles ne se reposent que sur leur propre puissance et prennent la place non seulement des mauvais administrateurs de la chose religieuse, mais celle de la Divinité même, en ne parlant jamais d'elle et agissant comme si elle n'existait pas.

24. *Comparaison des empires temporels avec l'empire vif.*

Dans les empires temporels, l'esprit du souverain (quelle que soit la forme du gouvernement) est censé remplir toutes les parties de chacune de ces grandes circonscriptions sociales, et c'est par la puissance secrète de cet esprit du souverain que tous les individus de l'Etat jouissent du repos et de la tranquillité. On peut dire que la très grande majorité de citoyens est composée de ceux qui profitent des avantages de cet esprit du souverain sans en avoir la connaissance.

Après cette classe, il s'en trouve une infiniment moins nombreuse qui, par ses instructions, ses réflexions et souvent aussi par sa situation et ses relations avec le souverain, acquiert la connaissance de cet esprit du souverain et participe à la communication de ses secrets et de ses plans.

Enfin, il y a une troisième classe, moins nombreuse encore que la précédente, qui participe à l'action même de cet esprit du souverain et est employée par son ordre au maintien de ses lois et de ses volontés. Or, ceci n'a jamais lieu qu'autant que le souverain transmet aux individus de cette classe le titre positif, soit verbal soit écrit, de l'autorité dont ils doivent jouir.

Dans les empires temporels, tout ceci n'a lieu que d'une manière figurative. Dans l'empire vif, cela se passe d'une manière réelle. Il est donc certain que, dans cet empire vif, s'il y a des hommes qui jouissent de ses trésors sans les connaître, s'il en est qui les connaissent sans les administrer et s'il en est qui les dispensent, il est bien certain que nulle partie de cet empire vif ne peut être dans l'ordre qu'autant que l'esprit du souverain y a pénétré activement et positivement. Or, comme l'ordre est nécessairement dans toutes les régions de cet empire vif, on voit que son activité est nécessairement universelle et que l'esprit de ce souverain est réellement partout.

A présent, il faut nous rappeler que l'homme dans ce monde devrait par sa nature être le ministre de la Divinité, ou de ce véritable souverain ; qu'ainsi il devrait recevoir en réalité le titre de son emploi ; que l'homme ne devrait pas faire un acte, un mouvement, qui ne fût ordonné et comme influé en premier ressort par ce souverain même ; que cette insinuation ou cette influence active devrait être perpétuelle et continuelle sur l'homme ; qu'enfin l'empire spirituel et vif dans lequel l'homme devrait vivre même dans ce monde doit se présenter à sa pensée comme une suite d'ordres et de commandements positifs et non interrompus qui, à tous les pas, lui prescrivent sa marche et le délivrent à la fois et de l'incertitude de ses mouvements et de l'inquiétude sur leur succès. Il en est de même de nos paroles, qui ne devraient jamais être que le rapport, le récit, la répétition exécutive de la parole de notre maître.

Ceux qui comprendront que c'est le nom de Dieu qui doit opérer et qui opère ce continuel prodige sur les hommes employés au véritable ministère, auront acquis une intelligence d'autant plus douce et d'autant plus consolante qu'elle ne peut s'obtenir par la simple théorie et qu'elle entraîne avec elle l'effectivité de l'expérience. Ils sentiront dans cette expérience s'accomplir en réalité ce beau passage : *et vous renouvellez la face de la terre*. Car ce pouvoir actif ne pourra influer sur eux et en eux sans qu'ils sentent jusque dans leurs racines, ainsi que dans toutes les ramifications de leur être, se renouveler leur propre terre.

APPENDICE

25. *Puissance politique*

L'empire d'une bergère sur son chien est plus beau, plus réel que celui d'un général sur son armée et d'un roi sur ses sujets, parce qu'il est absolument dans la nature. J'appelle « une chose dans la nature » celle que le moindre changement détruit. Le contraire est de celle qui subsiste malgré ces changements. Je m'explique : une bergère commande à son chien de détourner ses moutons d'un endroit où ils ne peuvent brouter sans nuire. Elle est obéie. L'ordre exécuté, le chien vient chercher sa récompense. Ce n'est point une affaire de vanité, d'orgueil ni de convention. L'homme domine sur la bête, et la bête, en

portant son joug, n'a point l'ambition de porter un rang plus élevé ; elle subit sa loi et jouit ensuite des douceurs attachées à tout ce qui est ordre. Mettez le chien à la place de la bergère. L'ordre sera interverti ; plus de commandement, plus d'action. L'harmonie sera dérangée, parce que l'un et l'autre ne peuvent changer de poste, sans qu'il fallût auparavant changer leur essence et leur nature.

Mais, dans les établissements que les hommes ont faits, ou plutôt qu'ils ont altérés, comme la nature n'a constitué entre eux ni sujets ni puissance et qu'elle les a faits tous égaux et enfants du même père, ils ont été obligés d'y suppléer par des différences de convention. Les plus faibles, selon quelques-uns, ont été soumis par les plus forts. Selon d'autres, le gouvernement domestique a été le modèle des sociétés politiques. Jusque là, l'ordre naturel ne paraît pas interverti. Mais si, selon quelques-uns, les hommes ont pu convenir de remettre la conduite d'eux tous à un seul d'entre eux et aient donné à cet homme seul un droit qu'il n'avait point sur la nature, alors je dis qu'à la place de celui qui est nommé, substituez un de ceux qui obéissent, et l'établissement subsistera toujours. Les hommes ont beau faire, ils ne peuvent se changer eux-mêmes. Toutes les distinctions qu'emploie la vanité, tout le pouvoir qu'ils laissent à leurs chefs par le dévouement qu'ils leur jurent et qui s'étend jusqu'à leur sacrifier leurs jours, tout cela ne rend pas au fond l'un plus grand que l'autre. Où toutes les parties sont égales, il n'y a point de première, il n'y a point de dernière. Il est indifférent par laquelle commencer pour en former un tout. Chacune d'entre elles convient également à la place qu'occupe chacune des autres.

Il ne faut pas compter ici pour quelque chose toutes ces différences d'esprit, de qualités, de lumières qu'occasionne l'éducation prise dans l'état de société. Etant étrangères à l'état de nature, d'où l'homme tire ses seuls véritables droits, elles n'y peuvent influer en rien. Ma seule idée est que deux hommes sortis des mains de Dieu et formés tous deux à son image n'auront jamais de pouvoir l'un sur l'autre, que celui de la force ou le consentement pourra leur donner, ce qui ne change point leur manière d'être originelle. Il y a bien une source légitime de ces différences et de ces puissances politiques qui les rend aussi sacrées pour moi que la vérité même. Les hommes le sentent, et c'est sur cette base immuable qu'ils s'appuient pour justifier leurs conventions. Si ce n'est pas assez pour les légitimer au tribunal du droit naturel et divin, cela n'empêche pas qu'aux yeux du sage, elles ne soient respectables parce qu'elles tiennent toujours la place de l'ordre, et en maintiennent toujours une apparence parmi les hommes malgré les abus et les vices qui se cachent si souvent sous ces autorités conventionnelles.

26. *Des cris de réjouissance : Vive un tel ! Vive, etc.*

Il y a un usage parmi les peuples, qui est de crier dans leurs réjouissances et dans leurs fêtes publiques : Vive N. ! Vive etc., selon les personnes qui sont à leur tête et selon l'esprit de gouvernement

dans lequel ils vivent. Cet usage-là est une image de ce que tous les peuples crieraient dans le cas où ils deviendraient les témoins des véritables fêtes qui seraient faites pour eux. Au lieu de dire : Vive Un Tel souverain, Vive la République, Vive Un Tel héros, ils diraient : Vive Dieu, parce qu'ils le connaîtraient, le sentiraient, le goûteraient, attendu qu'il serait leur roi, comme il tend sans cesse à les rappeler sous son gouvernement.

On voit aussi que les différents généraux et les diverses autorités cherchent à propager la gloire et la puissance, soit des souverains, soit des gouvernements qu'ils soutiennent, et qu'à leurs acclamations se joignent celles des peuples qu'ils stimulent par leur exemple et par leurs efforts. C'est aussi là une image de ce que l'homme ferait s'il était dans la véritable loi. Il publierait partout : *Vive Dieu*, et à cette voix se joindraient bientôt celles des diverses régions de l'univers, celles des animaux, des plantes, des astres, des eaux, de la terre, etc., qui sont vides de Dieu et que Dieu cherche sans cesse à pénétrer universellement en étendant partout son règne, si l'homme qui est le général de Dieu, le ministre de Dieu, remplissait sa charge avec plus de zèle, plus d'intelligence et plus d'activité.

On peut dire également que c'est par ce cri de *Vive Dieu* que devait se terminer la Révolution française, puisqu'elle n'avait pour objet que d'étendre parmi nous le règne de Dieu. Oh, combien sont à plaindre ceux qui ont substitué tant de crimes et tant de désordres à cet heureux règne qui nous était offert et qui nous le sera toujours avec une tendresse inépuisable !

Selon ce qui se pratique dans l'ordre humain, un fidèle serviteur qui a étendu la gloire de son souverain et de son gouvernement, prend souvent le nom et le titre des lieux et des contrées qu'il a ainsi vivifiés, et il est revêtu de décorations significatives et analogues à l'espèce de service qu'il a rendu. Il en devait être de même dans l'ordre supérieur et l'homme qui aurait ainsi fait percer la vie de Dieu dans des régions, dans des productions quelconques, aurait reçu des noms et des illustrations relatives à son œuvre, et je ne fais nul doute que c'est dans cette source profonde que devaient se puiser toutes les distinctions, les dignités, les privilèges et autres avantages qui ne sont plus que des puérilités parmi les hommes et dont, n'en connaissant ni le principe ni les rapports, ils ne savent rehausser la valeur que par l'orgueil pour ce qui les regarde, et l'humiliation pour les autres hommes qui ne sont pas admis à participer à ces faveurs idéales, où on chercherait en vain leur signification primitive.

IN MEMORIAM (1)

Pierre de RIBAUCOURT

(1900-1965)



Dans la liturgie romaine des funérailles, une séquence de Thomas de Célano nous avertit (1) :

« On présentera le livre où est inscrit et renfermé tout l'objet du jugement. Quand le Juge siègera, tout ce qui est caché apparaîtra... »

Que lira l'archange Mikaël sur la page consacrée à Pierre de Ribaucourt ?

D'abord une foi granitique, et une loyauté d'acier. Aussi des luttes spirituelles, des combats ardents pour la plus grande gloire de Dieu... Une montée constante vers le Sommet. Mais aussi, comme pour tout humain, quelques défaites, des amertumes cachées : larmes et sueurs de ce Jardin des Oliviers que chaque chrétien découvre en lui-même.

En conclusion, au bas de la page, en lettres de feu, ses ultimes paroles :

« Mon Christ ! »

Deux mots qui auraient suffi, à eux seuls, à lui ouvrir les portes de la vie éternelle.

Mais, dans la marge du livre du Jugement, l'Archange de la Résurrection déchiffre aussi des notes hâtives, de petits gribouillis, comme si son ange gardien avait emprunté la propre écriture de Pierre pour écrire, très vite : « clients soignés gracieusement... aumônes prodiguées en secret... main tendue à un ennemi... bons sourires... souffrances corporelles acceptées... jouer avec les petits enfants... pardons répétés soixante dix fois sept fois... leur allumée dans une âme désespérée... humble avec les humbles... bon fils, bon mari, bon père, bon grand-père, bon ami, bon frère... »

Un Saint ? Un Adepté ? Un Initié ? Peut-être.

Un Ami de Dieu ? Certainement ! Ami de Celui qui s'entoure de ceux qui sont doux et humbles de cœur. Un de ceux qui ont réalisé, jusqu'à la fine pointe de l'âme (2) :

« La perfection de l'amour en nous, c'est que nous regardions avec assurance le jour du Jugement, car tel est Celui-là, tels nous sommes, nous aussi, dans ce monde. Il n'y a pas de crainte dans l'Amour... »

C'est pourquoi, en suivant des yeux l'ascension verticale de notre ami dans la Lumière, nous répétons (3) :

« Venez, réjouissons-nous devant le Seigneur ! Poussons des cris de joie vers Dieu, notre Sauveur ! Le Roi par qui tout vit, venez, adorons-le ! »

(1) Cf. l'INITIATION, janvier-février-mars 1965.

Ce n'est qu'un au-revoir.

Bien courts sont les jours terrestres de chacun de nous. Même les plus jeunes retrouveront vite notre ami « tel qu'en lui-même, enfin, l'Eternité le change » : la main tendue, avec son bon sourire.

Autour de lui, les siens l'ayant déjà précédé dans la maison du Père : sa mère, sa fille, son père, une chaîne d'aïeux loyaux et rudes, fidèles à Dieu et à la terre natale.

Nous comprendrons alors, dans toute sa plénitude, la formule rituelle qu'il répétait avec une foi impressionnante :

« Il a trouvé la Vie dans le sein de la Mort. »

De telles existences, bien rares, sont autant d'exemples à méditer ; puis (si Dieu le veut) à suivre.

Or, Pierre, d'abord, était un bâtisseur du Temple éternel, dont le second Temple d'Esdras est la figure et où, nous apprend le prophète Néhémie (4) :

« Les maçons avaient une épée ceinte autour des reins, tout en bâtissant. »

Truelle et épée : constructeurs et guerriers.

Constructeurs, c'est-à-dire non seulement maçons, mais architectes ; architectes ainsi définies (5) :

« Tels des pierres vivantes, laissez-nous édifier une maison spirituelle, et formez un lieu sacré, pour offrir des sacrifices agréables à Dieu par Jésus-Christ ».

Constructeurs, c'est-à-dire non seulement maçons, mais architectes ; Architectes de la Réalité, dont ce monde n'est qu'un reflet. Architectes ayant déchiffré l'arcane suprême, ainsi dévoilé par saint Bernard :

« Qu'est-ce que Dieu ? Il est tout à la fois longueur, largeur, hauteur et profondeur ».

Voilà pour l'Equerre et le Niveau.

Mais le Glaive ?

Paul de Tarse nous décrit l'adoubement intemporel du Chevalier (6) :

« Allons, debout ! Avec la Vérité pour ceinture, la Justice pour cuirasse, et pour chaussures, le zèle à propager, l'évangile de la Paix... Tiens toujours en main le bouclier de la Foi... prends aussi le casque du Salut et le glaive de l'Esprit ! ».

Bientôt, nous rejoindrons celui qui, en avant-garde, nous a précédés. Aussi, à chaque fois que nous penserons à notre cher Pierre, souvenons-nous qu'il nous attend, et redisons (7) :

« La nuit est avancée. Le jour est tout proche. Rejetons les œuvres des ténèbres, et revêtons les armes de Lumière ».

Quand claqueront au vent de la Victoire les étendards du Roi de Gloire, nous clamerons, entraînés par Pierre de Ribaucourt (8) :

« Non nobis, Domine, non nobis, sed nomini tuo da gloriam ! »

Pour ses Frères, l'un d'eux

(1) Séquence « Dies irae » - (2) I - Jean (IV - 17) - (3) Psaume 94
(4) Néhémie (IV - 11) - (5) I - Pierre (II - 2) - (6) Eph. (V - 5)
(7) Rom. (XIII - 12) - (8) Psaume 113

Notre cher ami spiritualiste Hubert Forestier a reproduit dans le n° de janvier 1966 de la *Revue Spirite* l'émouvant adieu adressé par la « Société Vaudoise d'Etudes Psychiques » au regretté et très illustre Maître le docteur Edouard Bertholet.

Cet humaniste, ce savant, ce grand médecin, cet illustre écrivain spiritualiste, cet homme de cœur et de bien s'était également intéressé au Martinisme et il était devenu le Souverain Grand-Maître de l'un des Ordres qui avaient été créés après la mort du docteur Gérard Encausse (Papus), décès survenu le 25 octobre 1916.

Ce nous est donc une raison de plus de saluer, devant les Flambeaux Martinistes, la mémoire d'Edouard Bertholet dont l'un des derniers ouvrages était consacré au Maître PHILIPPE, de Lyon, le Maître Spirituel de Papus.

Qu'il reçoive ici le témoignage de notre fraternelle affection et de notre gratitude.

Philippe ENCAUSSE

Un grand médecin de l'Ame et du Corps ⁽¹⁾ :

Le docteur Edouard BERTHOLET

Nous avons informé nos lecteurs par une note très concise — dès que la nouvelle nous en est venue — du décès du savant et du grand bienfaiteur que fut le docteur Edouard Bertholet. Il a tracé parmi nous, par l'exemple de sa vie, par ses travaux, par sa parole et l'enseignement contenu dans ses ouvrages, riches de science et d'amour fraternel, des chemins de lumière.

Selon sa promesse, la Société Vaudoise d'Etudes Psychiques, à Lausanne, pour laquelle, à l'exemple de son fondateur, Pierre Génillard n'épargne rien à son service et pour le développement de son action, nous a fait tenir les pages qui suivent, ornées du portrait du docteur Edouard Bertholet. Nous sommes heureux de les reproduire.

A cet hommage si expressif de la grandeur et de la noblesse du sage que fut le docteur Edouard Bertholet, nous nous associons de cœur et d'âme, estimant n'avoir rien à ajouter à ces sobres pages dans leur vérité émouvante.

(N.D.L.R.)

(1) Hubert Forestier - *La Revue Spirite* - janvier 1965

La nostalgie de Dieu est pour l'homme le signe certain qu'il s'approche de lui.

La cause du Spiritualisme, la Société Vaudoise d'Etudes Psychiques et la Rose-Croix en particulier, viennent de faire une perte immense en la personne du docteur Edouard Bertholet (8 juin 1883 - 13 mai 1965).

Cette personnalité exceptionnelle, connue par ses remarquables méthodes thérapeutiques, ses travaux sur les questions occultes et



Docteur Edouard BERTHOLET
Lauréat de l'Université de Lausanne
8 juin 1883 - 13 mai 1965

psychiques, ses ouvrages empreints de la plus profonde spiritualité, a consacré toute sa vie à la recherche de la Vérité, et ceci avec un dévouement et un désintéressement absolus.

Dès le début de sa carrière, suivant l'exemple de son maître le docteur A. Forel, il affirme déjà sa volonté de lutter pour le bien en se lançant dans la croisade contre l'alcoolisme et ses désastreuses consé-

quences : *l'Homme ne doit pas s'avilir et retomber au niveau de la brute.*

Sortant des chemins battus de la Médecine officielle, il traite par la psychanalyse, par l'hypnotisme et enfin par le magnétisme dont les effets opèrent des cures-miracles. Il cherche alors à prouver scientifiquement l'existence et l'action de ce fluide sur l'homme, sur les animaux et sur les plantes.

« *Toutes ces expériences sont faites avec une conscience telle qu'il leur a donné une autorité définitive* », a pu dire René Trinzus. Il recevra pour ces travaux le prix Fayol.

Mais bien vite il se rend compte qu'il y a des *dons*, départis par le Créateur à qui Lui semble bon, et que non seulement on ne peut nier les pouvoirs de certains guérisseurs, mais que les lois sanitaires absolument injustes sont en opposition avec la Loi divine.

De même les guérisons par le Saint-Esprit sont réelles et encore actuelles, mais il est inutile de vouloir les expliquer par les lois du monde matériel. Ce sera l'objet de son important volume : *Le Christ et la guérison des maladies.*

Sur le plan médical, il part du principe qu'il ne suffit pas d'ingurgiter tel ou tel remède plus ou moins actif, si l'on n'attaque pas la cause, la racine du mal.

Il est nécessaire de rétablir l'intégrité première du terrain car, selon le savant Claude Bernard : « *sur un terrain sain aucun microbe n'a prise* ». Et il n'y a pour cela qu'un seul moyen : un nettoyage, c'est-à-dire une cure de jeûne bien conduite. Il résume ses expériences dans : *Le Retour à la Santé et à la Vie saine par le Jeûne.*

Pendant plus de quarante ans il appliquera cette méthode. Des milliers de malades témoignent de leur guérison, alors que la Faculté les avait déclarés incurables.

Cette thérapeutique et ses résultats inespérés le font connaître du monde entier. Il fait autorité ; on l'appelle dans différents pays pour des conférences. D'importantes revues étrangères lui consacrent de nombreux articles élogieux célébrant ses méthodes, l'étendue de ses connaissances et son rayonnement personnel.

La plupart de ses patients viennent vers lui non seulement pour le rétablissement de leur santé compromise mais aussi pour faire une cure psychique et morale, car pour lui ce qui importe c'est avant tout : *une pensée pure, une âme pure dans un corps sain.* Et bientôt ses patients deviennent de vrais amis.

Il est né en vain celui qui, ayant le rare privilège d'être né homme, est incapable de réaliser Dieu dans cette vie.

En 1927, le docteur Bertholet fonde la Société Vaudoise d'Etudes Psychiques à laquelle il donne tout de suite un grand rayonnement, créant une bibliothèque exceptionnelle par le nombre et la qualité des

ouvrages sur le psychisme, l'occultisme, les doctrines ésotériques. Il donne de nombreuses conférences sur tous ces sujets — conférences toujours longuement préparées, profondément méditées, parfaitement charpentées. Il organise à Lausanne la première exposition sur l'Art et l'Inconscient.

Son but est toujours d'élever ceux qui l'écoutent vers des plans supérieurs. Pour lui il n'y a qu'une seule réalité : *l'Esprit.*

Sa conviction absolue en la Survie, en la justice immanente des lois karmiques — lois inéluctables des causes aux effets — lui feront publier son monumental ouvrage, véritable Somme, sur la *réincarnation*, doctrine dans laquelle il trouvait non seulement l'explication des inégalités humaines, mais aussi celle du devenir de *l'Âme.*

Il ne doute pas non plus de la possibilité d'interventions d'entités de l'Âme-Delà et acquiert la certitude expérimentale de la vie lumineuse de l'Esprit après la mort, mort qui doit être regardée comme un passage, une porte ouverte sur l'Infini radieux.

Aussi ne pleurons pas nos morts, mais prions pour leur évolution future.

Sa propre recherche le pousse vers les doctrines de l'Orient dont il admire la charité, l'amour pour tout ce qui vit, la non-violence, la tolérance. Hindouïsme, Bouddhisme, Védantisme, Taoïsme, il étudie aussi les principaux Yogas : Karma, réalisation par l'action désintéressée ; Jnana, voie de l'intellect ; mais finalement il revient toujours à la Bhakti, voie de la dévotion. Preuve en est le cycle de magistrales conférences sur Ramakrishna, Ramdas, Paramananda dont il nous donnera les admirables traductions de *Mon Credo, La Guérison spirituelle, la Veillée* et autres poèmes.

Sur la Voie Christique, il suit la même ligne, revenant toujours aux grands mystiques, à ceux qui ont eu « *le rare privilège durant cette existence* » de réaliser l'union avec Dieu.

Il s'attache alors, à la S.V.E.P., à faire connaître les mystiques chrétiens, les stigmatisés, les lieux où souffle l'Esprit. Il fait paraître sa traduction de *l'Evangile de la Paix de Jésus-Christ* par le Disciple Jean. Il admirait beaucoup ce texte qui nous révèle l'enseignement du Seigneur sur la manière de guérir et de se guérir.

« *Soyez de ceux qui font avancer le monde et qui l'améliorent.* »

Il avait choisi cette maxime de Zoroastre comme « devise » de la S.V.E.P. car, disait-il : « *notre idéal spiritualiste demande un effort et une application de tous les instants. Ne venons-nous pas trop souvent à la Société dans un but uniquement personnel, sans nous soucier de faire profiter les autres des lumières et de l'enseignement reçus... A toute personne qui vient à nous la S.V.E.P. peut offrir quelque lumière utile à son développement spirituel.*

« *Ne nous reposons pas sur cet oreiller de paresse que représente l'excuse des temps troublés que nous vivons, car c'est justement en*

ces temps que plus que jamais nous avons besoin de tenir le flambeau du spiritualisme d'une main ferme afin que les hommes et le monde ne périclitent point sous les assauts du matérialisme. Nous voulons que l'Esprit triomphe sur la matière ; à nous de nous montrer les dignes chevaliers de la noble cause que nous avons promis de servir. »

Le remède à l'erreur n'est pas le bâton ou le bâton, mais une tranquille diffusion de la lumière.

Pendant plus de vingt-cinq ans il fut le Président de la S.V.E.P., lui consacrant son temps et ses efforts d'une façon absolument désintéressée, attirant l'élite des conférenciers suisses et étrangers, qu'il recevait toujours chez lui. Certains se montraient si enchantés de son accueil qu'ils prolongeaient volontiers leur séjour aux « Violettes ».

Membre haut-gradé de plusieurs Ordres Initiatiques Traditionnels, il réveille, en 1934, l'Ordre Ancien et Mystique de la Rose-Croix, Ordre dont la destinée lui tint à cœur jusqu'à ses derniers moments. C'est sous le symbole de la Rose s'épanouissant sur la Croix qu'il publia désormais tous ses ouvrages.

« La S.V.E.P. a pour but de vous ouvrir les yeux et l'entendement aux possibilités nouvelles et immenses de l'Occultisme et du Spiritualisme, mais elle ne peut donner un enseignement complet, gradué qui est du ressort de sociétés plus fermées. »

« A notre avis, l'aboutissement nécessaire de membres ayant pris à cœur leur développement psychique doit être le désir de joindre un jour ou l'autre une organisation initiatique pouvant leur donner un enseignement suivi et progressif. L'avantage de la Fraternité initiatique sur la simple société psychique est d'offrir, avec la liaison à la « chaîne initiatique universelle », un enseignement gradué destiné à réveiller vos facultés intuitives obscurées. »

I * N * R * I

Il s'attache à sortir de l'oubli la grande figure du Sar Péladan et pendant plusieurs années il en fera le thème de ses conférences et de ses écrits. Il compose cette œuvre magistrale : « *La pensée et les secrets du Sar J. Péladan* » rendant ainsi hommage et justice à ce génial écrivain et penseur dont les doctrines dérivent de la grande Tradition Rosicrucienne.

« Ces quatre volumes, écrit Sar Hieronymus, constituent un monument prestigieux qui dépasse, autant par l'intégrité de la substance que par la clarté qu'ils apportent sur tous les problèmes de la pensée péladane, tout ce qui a été écrit jusqu'ici à son sujet. »

Le docteur Bertholet a réussi à rendre lumineux les secrets de la doctrine rosicrucienne dont les éléments précieux se trouvent dispersés dans l'œuvre entière de Péladan. En outre il a donné la reproduction de textes devenus rarissimes.

Mais si l'intellect est une voie souvent dangereuse par l'orgueil qu'elle développe, la mystique est la voie, de l'humilité, de la charité, de l'oubli absolu de soi. Le docteur y revient toujours, s'attachant cette fois à l'exemple donné par le Maître Philippe de Lyon. Il consacre un livre à celui qu'il considère comme un Missionné venu réaffirmer par ses actes et sa parole le Message du Christ. Ce contact avec Maître Philippe lui fait prendre conscience de l'existence d'êtres invisibles qui peuvent communiquer et même influencer l'existence des hommes. Ce sera : *Mystère et Ministère des Anges*, ces présences invisibles qui nous aident et nous protègent constamment. L'homme doit marcher la main dans la main avec eux. Ils sont nos guides, nos messagers les plus sûrs, les meilleurs intermédiaires entre Dieu et nous.

Le cycle est achevé. Il travaille encore, prend des notes pour un futur ouvrage *l'Homme et son devenir*. Mais il se rend compte qu'il a dit tout ce qu'il avait à dire. L'œuvre est maintenant terminée. Il a rendu lui-même témoignage à la Lumière.

L'Ange de la Mort, dont il pressent la venue depuis un certain temps, vient le chercher pour le conduire à la Porte du Grand Mystère, le 13 mai vers 9 heures du matin.

Lorsque votre oiseau s'est enfui, tenez-vous à conserver sa cage vide ? Lorsque l'oiseau de la vie s'envole loin du corps, détachez-vous sans hésitation de cette cage désormais inutile.

Ceux qui ont eu l'exceptionnelle chance de vivre « la grande époque » des Violettes se rendront compte de ce qui leur manquera maintenant. Quel enrichissement pour ceux qui ont passé quelques instants en sa compagnie, dans le silence de sa chapelle, dans son bureau ou dans son jardin face à l'admirable paysage du lac et des montagnes.

Combien sont-ils qu'il a conseillés, réconfortés, guéris ? Œuvrant toujours pour le bien d'autrui, avec le plus absolu désintéressement, il a lutté pour réaliser l'idéal de la Rose-Croix, confrérie de Charité intellectuelle, consacrée à l'accomplissement des œuvres de miséricorde selon le Saint-Esprit et dont les membres doivent s'efforcer d'augmenter la Gloire et de préparer le Règne.

S.V.E.P.



LE MINISTÈRE DE L'HOMME-ESPRIT

TROISIÈME PARTIE DE LA PAROLE

(suite) ⁽¹⁾

Aussi c'est à vous poètes et littérateurs, que je vais m'adresser, vous êtes regardés comme les fameux de l'esprit de l'homme, vous êtes censés suppléer par vos dons à ce qui manque au commun des autres mortels. Avec quelles précautions ne devriez-vous donc pas vous conduire à leur égard, si vous étiez persuadés que l'homme eût à remplir sur la terre le sublime ministère de la vérité ?

Le seul objet des gens de lettres, le seul charme qui les entraîne, c'est le style. Quand ils peuvent faire dire de leurs ouvrages, cela est bien écrit, ils semblent avoir atteint le but suprême. Ce principe a tellement gagné parmi eux, qu'un de leurs coryphées n'a pas craint de dire que tout étoit dans le style. Oui, pour ceux qui n'ont développé en eux que leur sens externe, et qui se trouvent pleins dès que ce sens externe est satisfait, aussi cette idée tient-elle au système des fibres qui est celui de notre siècle.

Or, la fibre peut bien influer sur le caractère du style mais non pas toujours sur le caractère de la pensée, qui ne tient point à nos fibres, quoiqu'elle passe par nos sens pour nous parvenir. Aussi on peut bien, au style d'un écrivain, deviner sa fibre, mais à son style on ne devinera pas toujours sa pensée, surtout si comme les sages et comme les poètes, qui devraient l'être, il porte habituellement son esprit au delà de la région des fibres, et si le lecteur au contraire ne demeure que dans cette région de fibres.

Il est donc bien vrai que quant à ces bruyans admirateurs du style, ce ne sont en général que leurs sens externes qui sont frappés, et qui soient susceptibles de l'être, d'après la direction qu'ils ont donné à leurs facultés. Leur homme interne n'est que pour peu de chose dans leurs plaisirs ; souvent pour rien. Leur imaginative y est pour tout, et encore ce n'est-ce pas toujours dans sa partie rationnelle et judiciaire ; mais bien plutôt dans sa partie sensible qui, chez eux, approche plus du sensitif et du conventionnel, que de la vivante réalité. De beaux vers de belles périodes, suffisent pour les transporter, n'importe que ce soit le mensonge ou la vérité qui en soit le résultat.

Pour moi, qui rends un hommage sincère à la véritable littérature, moi qui voudrois la voir appliquée à son légitime emploi, moi qui pense qu'elle est vaste comme l'infini, et qu'elle est faite pour jouir comme lui des privilèges les plus immenses, je m'afflige quand je vois des partisans la réduire à des triomphes si inférieurs ; et la borner à peser des mots ; tandis qu'elle devrait s'occuper qu'à rallier les grandes pensées qui sont disseminées et comme égarées dans notre secret depuis notre lamentable dispersion. Aussi quand je vois les littérateurs et sur-tout les poètes se renfermer dans les bornes de toutes les loix conventionnelles de la versification et de l'art d'écrire, et se glorifier ensuite de ces traits heureux mais passagers qu'ils offrent de temps en temps à nos yeux, il me semble voir un homme robuste et vigoureux qui enchaîneroit ses membres dans mille entraves, et qui croiroit devoir s'honorer de tous ces liens, lorsque, malgré leur poids, il lui arriveroit encore de remuer de temps en temps le bout du doigt.

Les privilèges de la véritable littérature sont d'être gouverné par les loix de l'esprit même, et par les droits féconds de la parole. Cette espèce de litté-

(1) Cf. l'INITIATION n° 2 (1954) - 3 (1954) - 4 (1954) - 1 (1955) - 4 (1955) - 2 (1956) - n° 3 et 4 (1956) - 1 (1957) - 4 (1950) - 2 (1961) - 4 (1962) - 3 (1955) - 4 (1965).

rature est au dessus de toutes les entraves, et elle a le pouvoir d'aller étudier ce qu'elle doit dire et la manière dont elle doit s'exprimer, jusques dans le sanctuaire de la vérité.

Mais qu'arrive-t-il à des ardents partisans des formes et du style ? Lorsqu'il se présente à eux quelque ouvrage qui, pour les formes et la diction, s'écarte de leurs conventions accoutumées ; ils, l'expliquent que par des raisons locales et de climats ; où bien ils le condamnent par des jugements sans appel.

En errant comme nous le faisons sur cette terre nous marchons souvent sur des pierres précieuses, cachées à peu de profondeur dans son sein, et nous ne les apercevons pas, il en est de même des littérateurs et des gens du monde qui leur ressemblent, en lisant les écrits des amis de la Vérité, ils n'y voient que du sable et de la poussière, et n'aperçoivent pas les germes féconds enfermés sous l'enveloppe, Oh combien l'œuvre de Dieu est cachée à compter depuis le voile de la nature jusqu'aux dernières ramifications des choses sociales ; et jusqu'aux innombrables ignorances et obscurités des hommes.

C'est pour cela que les expressions hardies ; les figures imposantes et extraordinaires qui remplissent les livres saints et les livres des amis de la vérité, n'ont paru susceptibles d'être excusés aux yeux vulgaires, qu'en les attribuant au style oriental. Mais ces expressions pourquoi sont-elles si étrangères aux hommes du torrent ? C'est qu'ils ont perdu l'usage des grandes affections qui les auroient enfantées chez eux, c'est qu'ils se sont ensevelis dans des régions inférieures où les contrastes sont médiocres, les nuances presque uniformes et comme nulles ; les impressions qui en résultent.

Suspendez vos jugements, écrivains qui devriez nous ramener au ministère de la vérité, contemplez le grand travail de l'esprit, et de la parole, voyez les mondes s'agiter et se choquer continuellement les uns contre les autres avec une force épouvantable, Voyez les ruisseaux de lait et de miel descendre de l'éternelle Jérusalem, pour consoler et conforter les fidèles serviteurs de la vérité.

Voyez l'ennemi de cette vérité chercher sans cesse à convertir en acides corrosifs et en poisons ces ruisseaux salutaires, afin que les serviteurs cessent d'être consolés et qu'ils finissent par être infidèles. Voyez l'âme de l'homme repousser elle-même ces présents, qui lui sont envoyés, et se détourner des festins de jubilation pour aller se repaître de serpents. Voyez la terrible justice étouffant par-tout avec violence tous les agents du désordre qui se montrent comme en sortant de dessous la terre.

Voyez dis-je, l'univers de vérité déployant perpétuellement les merveilles de sa puissance, pour attester son existence au monde, en lui faire avouer qu'il y a un Dieu. Voyez, au contraire, l'univers du mensonge déployer à son tour son imposture et ses illusions, pour attester que Dieu n'est point.

Si vous restez froids et insensibles à ce pareil spectacle, si votre langue, si votre pensée n'éprouvent pas, mille contractions plus déchirantes les unes que les autres, et ne prennent pas un style qui y réponde, alors vous aurez raison de regarder le style des écritures, comme un style attaché au climat.

Mais si vous vous élevez assez pour parvenir à être admis par l'esprit à la connaissance de ces actes vifs dont il compose tous ses tableaux, si vous assistez en esprit, comme les prophètes, à ces scènes terribles qui faisoient leurs cheveux sur leur tête, où à ces scènes délicieuses qui développoient à leurs yeux toutes les merveilles divines, vous ne serez pas étonnés que les hommes de Dieu aient rendu tous ces tableaux avec des couleurs si vives et si tranchantes, puisque ce sont des couleurs que vous ne pourrez vous empêcher d'employer vous-mêmes, et vous vous trouverez encore heureux de pouvoir rencontrer ces couleurs sur votre main, tant vous sentirez la hauteur des objets que vous aurez à peindre.

L'art d'écrire, s'il n'est pas un don supérieur est un piège, et peut-être le plus dangereux que notre ennemi puisse nous tendre. Il cherche par là à nous remplir d'orgueil en nous exposant à nous contempler dans nos ouvrages, ou bien à nous retarder dans notre marche en nous faisant attendre longtemps ce que nous désirions d'écrire ; et la manière dont nous devons l'écrire. Car dès que nous n'écrivons qu'étant mené par des puissances inférieures, il est trop près d'elles pour qu'il ne se ressente pas de son influence.

Ce sont nos propres infections qui servent de substance à l'Esprit, quel que soit celui qui nous dirige. L'esprit pur, quand il veut nous instruire, prend lui-même la couleur de ces affections pour nous communiquer sa pensée. Saint Pierre avoit faim lorsque l'esprit lui annonça figurativement qu'il ne devoit pas se refuser à commercer avec les gentils. Aussi l'ange prit pour emblème une nappe remplie de toutes sortes d'animaux terrestres à quatre pieds, bêtes sauvages, de reptiles et d'oiseaux du ciel.

Avec quel soin les écrivains ne devraient-ils donc pas veiller sur leurs affections ? Car l'esprit de mensonge peut se servir d'elles comme l'esprit de vérité, et il ne néglige rien pour nous amener aux pieds de ses autels. Mais si nous avons l'attention de maintenir l'ordre et la pureté dans nos affections, elles pourront chacune tendre et parvenir leur accomplissement ; sans que l'une puisse nuire à l'autre, et au contraire, elles se soutiendront et se surveilleront mutuellement.

Le réparateur eut faim aussi dans le désert, le prince du mensonge profita de cette affection pour le tenter, mais cette loi de matière à laquelle le réparateur étoit soumis, n'offusqua point en lui la lumière de l'esprit, et la loi de son intelligence triompha des embûches que l'ennemi lui tendoit dans une loi pure de sa matière.

Poètes, littérateurs, reconnoissez donc tout ce que l'esprit peut introduire dans vos plus brillantes productions. Toutes ces images, toutes ces figures que vous employez se combinent et s'engendrent presque généralement des habitudes, des localités, des mœurs, et des affections des peuples que vous habitez.

Elles s'engendrent aussi, et plus souvent encore de vos propres habitudes, de vos propres localités, de vos propres mœurs, et de vos propres affections, car chaque homme est un peuple, une nation, un monde.

Voilà pourquoi vous vous trouvez autant de facilité à peindre le mensonge que la vérité.

Si du style où passons au fond des choses, nous verrons que les écrivains, les critiques, les moralistes même semblent n'être occupés qu'à nous peindre, les vices et les défauts de l'humanité, on diroit que leur seule tâche seroit de nous remplir de haine, pour notre espèce, ou au moins de nous donner pour elle que du mépris ou du dédain, en ne nous en montrant que les côtés blâmables et repoussants. Ils ne réfléchissent pas combien par là ils nuisent à eux mêmes et à nous.

Premièrement, leur orgueil ; est la seule chose qui gagne en eux à ce travail, parce qu'il n'est guères possible de connaître si bien les défauts des autres, sans se glorifier secrètement, et prouver en quelque sorte, par de pareilles remarques que l'on est exempt de ces défauts là.

Secondement, ils ignorent combien ils feroient plus pour leur gloire et pour notre bonheur, s'ils nous peignoient plutôt de belles couleurs de l'espèce humaine, qui peuvent toujours se reconnoître au milieu même de la fange où elle s'ensevelit. Notre faculté aimante et notre indulgence y gagneroient, et ce rayon d'amour qu'ils auroient allumé chez nous, suffiroit peut-être pour consumer une grande partie des herbes vénimeuses et malfaisantes qu'ils occupent si fort à faire remarquer dans le domaine de l'homme.

Illustres écrivains, célèbres littérateurs, vous ne concevez pas jusqu'où s'étendroient les droits que vous auriez sur nous, si vous vous occupiez davantage de les diriger vers notre véritable utilité. Nous nous présenterions nous-mêmes à votre joug, nous ne demanderions pas mieux de vous voir exercer et étendre votre doux empire. La découverte d'un seul des trésors renfermés dans l'ame humaine, mais embelli par vos riches couleurs, vous donneroit des titres assurés à nos suffrages et des garans irrécusables de vos triomphes.

Vous dites que vous ne cherehez qu'à vous faire entendre et bien, pourriez-vous mieux y parvenir qu'en tâchant d'introduire nos esprits dans les régions de l'intelligence universelle. Alors c'est d'elle, par elle et pour elle que vous parleriez, et comme elle est la langue naturelle et éternelle de tout ce qui respire et de tout ce qui pense, vous exerceriez par là le véritable ministère de la parole, et vous rempliriez l'attente et le besoin, de tous les êtres. Or ce besoin, est si radical et si impérieux, que si vous parveniez à le satisfaire en vous faisant entendre dans ce sens là, c'est à dire en nous parlant le langage de l'universelle intelligence, il n'est pas un être qui ne vous bénit.

Mais les professeurs en littérature, et généralement ceux qui ne nous nourrissent que des travaux de l'imagination, se tiennent toujours sur les confins de la vérité, ils circulent sans cesse autour de son domaine, mais ils semblent se garder d'y entrer et d'y faire entrer leur auditoire ou leurs lecteurs de peur que ce ne fut sa gloire seule qui brillât.

Enfin, pour appuyer nos affligeantes observations, disons-le, il n'y a presque pas un des ouvrages célèbres parmi les écrits produits par l'imagination des hommes, qui ne soit fondé sur une base fragile et caduque, sans compter ceux qui le sont sur un blasphème, ou au moins sur une impiété enfantée par une orgueilleuse hypocrisie. Car les écrivains qui parlent d'une providence, d'une moralité, même d'une religion, ne sont pas exempts de ce reproche, s'ils ne sont pas en état de rendre raison, de ces grands objets de leurs spéculations, s'ils ne les emploient que pour servir de décoration à leurs ouvrages, et d'aliment à leur orgueil, et si leur morale ne pose pas spécialement sur le renouvellement, radical et complet de notre être ; la seule ressource que nous ayons pour remplir le véritable objet de notre existence.

Mais comment un auteur enseignera-t-il cette doctrine, s'il n'en a pas lui-même l'intelligence ? Malheureusement ce que l'esprit frivole ou égaré (et quel est l'esprit qui ne l'est pas) demande aux écrivains, c'est qu'il lui fassent goûter les plaisirs de la vertu ; en le dispensant de ce renouvellement continuel et pénible auquel nous pouvons si difficilement nous déterminer, c'est qu'ils lui montrent tous les malheurs du crime comme secrètement nchainés avec la force du destin, lui permettant dès-lors de trouver le repos dans ses fautes, et lui donnant lieu de se passer de son code primitif et originel, qui lui eût appris à franchir son destin même.

Le charme que nous causent surtout la plupart de nos romanciers ; ne nous vient que de là. Ils nous épargnent la fatigue de travailler à nous rendre vertueux, tout en nous réchauffant par quelques images de la vertu, ils nous dispensent de nous unir au principe et même ils nous permettent de le mettre à côté à force de nous identifier avec ce qui n'est pas lui. Ainsi c'est en caressant notre lacheté et en nous applanissant les sentiers de l'ordre matériel et ténébreux, qu'ils s'assurent de leurs succès et de nos suffrages.

C'est ce qui fait que les siècles des grands écrivains ne sont pas toujours les plus propres à l'avancement de la sagesse. Un auteur s'attache à donner à une pensée un agrément par un tour nouveau. Le lecteur s'en pénètre avec un grand plaisir. Mais tous deux satisfaits, l'un d'avoir mis au jour une belle maxime l'autre de l'avoir sentie, se dispensent communément de la pratique.

Quand est-ce que la marche de l'esprit humain se dirige vers un but plus sage et plus salutaire. Faut-il que la littérature entre les mains des hommes, au

lieu d'être le sentier du vrai et de la vertu ; ne soit presque jamais que l'art de voiler, sous des traits gracieux et piquans, le mensonge, le vice, et l'erreur. Seroit-ce dans une pareille carrière que la vérité feroit sa demeure le pseume LXX nous montre le cas qu'elle en fait lorsqu'elle dit : (v. 15.) Non cognovi litteraturam.

Je le répète, ô vous ; habiles écrivains, célèbres littérateurs, ne cesserez-vous point d'employer vos dons et vos richesses à des usages aussi pernicieux, aussi futiles, l'or n'est-il destiné qu'à orner des habits de théâtre ? Les foudres fulminantes dont vous pourriez disposer pour terrasser les adversaires de notre bonheur, devroient-elles se réduire à amuser l'oisive multitude par des feux artificiels. Vous voyez que dans les empires bien ordonnés on ne donne à ces divertissemens que le superflu de ces foudres et que les épargnes des trésors sur l'état. Vous voyez que tous les soins du gouvernement, comme toutes les substances utiles dont la nature a gratifié son territoire, ne sont employés qu'à procurer aux citoyens l'abondance et la sûreté et à la chose publique une défense redoutable contre ses ennemis.

Vous cherchez dites-vous à exciter dans nos âmes et dans nos cœurs de vives émotions qui les transportent. Où vous en trouveriez-vous de plus vives que dans le grand drame de l'homme, dans ce drame qui ne cesse d'être une action depuis l'origine des choses ; enfin dans le tableau de ces réelles douleurs, et de ces dangers imminens qui assiègent sans relâche la famille de l'homme insouciant, depuis sa chute ? Vous trouveriez là des scènes toutes faites et cependant toujours nouvelles, et par conséquent pouvant avoir plus de prise sur nous que toutes celles que vous nous composez au prix de vos sueurs, et qui ne vous repaissent, ainsi que nous, que de l'image factice de véritables émotions que vous auriez droit de faire naître en nous.

C'est là où la parole développant devant nous ses merveilleux pouvoirs, vous rendroit en effet les maîtres de tous nos mouvemens, en même temps qu'elle vous rendroit nos bienfaiteurs. Mais comment feriez-vous pénétrer tous ces prodiges dans nos âmes si vous ne commenciez par vous familiariser vous-mêmes avec eux ?

Il est vrai que Dieu ne prête quelquefois notre pensée, c'est à dire qu'il nous laisse à nous-mêmes, comme un maître donne quelques momens de récréation et de liberté à ses serviteurs après qu'ils ont fait son ouvrage. On pourroit croire même que c'est là le cas de l'immense majorité des penseurs de ce monde qui ont l'air en effet d'être comme des écoliers en vacance. Mais ces écoliers là, ou ces serviteurs, sont en vacances et en récréation, sans avoir auparavant fait leur devoir de classe, ni la besogne du maître, ils consomment leurs momens de liberté dans les lieux de dispute, à se quereller et à se battre, souvent même à dénigrer le régent, ou à former des projets spoliateurs contre leur maître.

Que seroit-ce si je parlois ici des écrivains dans l'ordre des sciences, eux qui ne veulent porter notre pensée que sur des résultats et sur des surfaces, au lieu de la diriger vers le principe et vers le centre ? Mais je me suis assez expliqué à leur égard dans divers endroits de cet écrit.

L'homme devant être le signe de son principe qui est Dieu, il faudroit que tout fût divin dans son existence et dans les voies qui doivent le mener à son but, c'est à dire, qu'il faut que tout soit DEO cratique pour lui dans sa marche et dans ses mesures sociales ; politiques, spéculatives, scientifiques, littéraires ; etc.

Aussi qui ignore combien les ténébreuses spéculations de l'homme répandent de ténèbres sur la terre quand il est livré à son propre esprit ? Aussi, au milieu de cet extraligement des sciences et de la littérature, qu'est devenue la parole ? Qu'est devenue même la langue de l'homme ?

Les mots sont devenus dans les langues humaines ce que la pensée est devenue dans l'esprit des hommes. Ces mots sont devenus comme autant de

morts qui enterrent des morts, et qui souvent même enterrent des vivans, ou ceux qui auroient le désir de l'être. Aussi l'homme s'enterre-t-il lui-même journellement avec ses propres mots altérés qui ont perdu tous leurs sens. Aussi enterre-t-il journellement et continuellement la parole.

Je n'ai considéré, pour ainsi dire, jusqu'ici que la littérature de goût, et qui a principalement pour objet, notre amusement, et je n'ai fait qu'effleurer ce que nous pouvons appeler la littérature religieuse. Nous allons maintenant nous occuper de celle-ci plus particulièrement, parce qu'elle tient encore de plus près au ministère de l'Homme-Esprit et à la parole.

Des écrivains remplis de talent ont essayé de nous peindre les glorieux effets du christianisme. Mais pourquoi je lise leurs ouvrages avec une fréquente admiration, cependant n'y trouvant point ce que leur sujet les obligerait, ce me semble, de nous donner, voyant qu'ils remplacent quelquefois des principes par de l'éloquence, ou même si l'on veut par de la poésie, je ne les lis, parfois, qu'avec précaution. Néanmoins, si je fais quelques remarques sur leurs écrits, ce n'est sûrement, ni comme athée, ni comme incroyant, que j'ose me les permettre. J'ai combattu depuis long-temps les mêmes ennemis que ces auteurs attaquent avec courage et mes principes en ce genre n'ont fait, avec l'âge, qu'acquiescer plus de consistance.

Ce n'est pas non plus comme littérateur, ni comme érudit que je vais leur offrir ici mes observations, je leur laisse sur ces deux points tous les avantages qu'ils possèdent.

Mais c'est comme amateur de la philosophie divine que je me présenterai dans la lice, et sous ce titre, ils ne doivent pas se défier des réflexions, d'un collègue qui, comme eux, aime par-dessus toutes choses ce qui est vrai.

Le principal reproche que j'ai à leur faire, c'est de confondre à tous les pas le christianisme avec le catholicisme. Ce qui fait que leur idée fondamentale n'étant pas d'a-plomb, ils offrent nécessairement dans leur marche un cahotage fatiguant pour ceux qui voudroient les suivre, mais qui sont accoutumés à voyager dans des chemins plus unis. En effet, je vois de célèbres professeurs de littérature attribuer à la religion les fruits de la plume d'un fameux évêque, qui dans plusieurs circonstances marquantes, s'est écarté grandement de l'esprit du christianisme.

Je vois d'autres écrivains distingués, tantôt vanter la nécessité des mystères, tantôt en essayer l'explication, tantôt même regarder comme pouvant être comprise par les esprits les plus simples, la démonstration que Tertulien donne de la Trinité. Je les vois vanter l'influence du christianisme sur la poésie, et convenir, en plus d'un endroit, que la poésie n'a que l'erreur pour aliment.

Je les vois flûter au sujet des nombres, rejeter avec raison les futiles spéculations qui ont découlé par-tout de l'abus qu'on a fait de cette science, et cependant dire que trois n'est point engendré, ce qui, selon l'opinion attribuée à Pythagore, fait regarder ce nombre comme étant sa mère tandis qu'il n'y a pas de nombre dont la génération soit mieux démontrée, puisque deux est évidemment sa mère, soit dans l'ordre naturel, soit dans l'ordre intellectuel, soit dans l'ordre divin, avec cette différence que dans l'ordre naturel, cette mère engendre la corruption ; comme le péché a engendré la mort, et dans l'intellectuel elle engendre le variable, comme on le peut juger à l'instabilité de nos pensées, et que dans le divin elle engendre le fixe, comme on le reconnoit à l'universelle unité.

Enfin, malgré le brillant effet que leurs ouvrages doivent produire, je n'y vois point la nourriture substantielle dont notre intelligence a besoin, c'est à dire l'esprit du véritable christianisme, quoique j'y voie l'esprit du catholicisme.

Le véritable christianisme est non-seulement antérieur au catholicisme, mais encore au mot du christianisme même, le nom ; de chrétien n'est pas pro-

noncé une seule fois dans l'Évangile, mais l'esprit de ce nom y est très clairement exposé, et il consiste, selon Saint-Jean (1 : 12) dans le pouvoir d'être faits enfans de Dieu, et l'esprit des enfans de Dieu ou des Apôtres du Christ, et de ceux qui auront cru en lui, est, selon Saint-Marc (16 : 20) que le Seigneur coopère avec eux, et qu'il confirme sa parole par les miracles qui l'accompagnent.

Sous ce point de vue, pour être vraiment dans le christianisme, il faut être uni à l'esprit du Seigneur et avoir consommé notre alliance complète avec lui.

Or, sous ce rapport, le vrai génie du christianisme, seroit moins d'être une religion que le terme et le lieu de repos de toutes les religions et de tous ces voies laborieuses, par lesquelles la foi des hommes, et la nécessité de se purger de leurs souillures, les obligent à marcher tous les jours.

Aussi c'est une chose assez remarquable que dans les quatre évangiles tout entiers, et qui reposent sur l'esprit du véritable christianisme, le mot religion ne se montre pas une seule fois, que dans les écrits des Apôtres qui complètent le nouveau testament, il n'en soit fait mention que quatre fois.

L'une dans les actes (26 : 5) où l'auteur ne parle que de la religion juive.

La seconde dans les Colossiens (2 : 18) où l'auteur se borne à condamner le culte ou la religion des anges.

Et la troisième et quatrième dans Saint-Jacques (1 : 26 et 27) où il dit simplement : 1^o que celui qui ne réprime pas sa langue, mais qui livre son cœur à la séduction n'a qu'une religion vaine et 2^o Que la religion pure et sans tâche aux yeux de Dieu le père ; consiste à visiter les orphelins et les veuves dans leurs afflictions, et à se garantir de la corruption du siècle, exemple où le christianisme paroît tendre bien plus vers sa divine sublimité, ou vers le lieu de repos, qu'à se revêtir des couleurs de ce que nous sommes accoutumés à appeler religion.

Voici donc un tableau des différences du christianisme au catholicisme.

Le christianisme n'est que l'esprit même de Jésus-Christ dans sa plénitude, et après que ce divin réparateur a eu monté tous les degrés de la mission qu'il a commencé à remplir dès la chute de l'homme, en lui promettant que la race de la femme écraserait la tête du serpent. Le christianisme est le complément du sacerdoce de Melchisédec, il est l'âme de l'évangile c'est lui qui fait circuler dans cet évangile toutes les eaux vives dont les nations ont besoin pour se désaltérer.

Le catholicisme, auquel appartient proprement le titre de religion, est la voie d'épreuve et de travail pour arriver au christianisme.

Le christianisme est la région de l'affranchissement et de la liberté, le catholicisme n'est que le séminaire du christianisme, il est la région des règles et de la discipline du néophyte.

Le christianisme remplit toute la terre à l'égal de l'esprit de Dieu. Le catholicisme ne remplit qu'une partie du globe, quoique le titre qu'il porte se présente comme universel.

Le christianisme porte notre foi jusques dans la région lumineuse de l'éternelle parole divine, le catholicisme borne cette foi aux limites de la parole écrite ou des traditions.

Le christianisme dilate et étend l'usage de nos facultés intellectuelles. Le catholicisme resserre et circonscrit l'exercice de ces mêmes facultés.

Le christianisme nous montre Dieu à découvert au sein de notre être, sans le secours des formes et des formules. Le catholicisme nous laisse aux prises avec nous-mêmes pour trouver le Dieu caché sous l'appareil des cérémonies.

Le christianisme n'a point de mystères, et ce nom même lui répugneroit, puisque par essence le christianisme est l'évidence et l'universelle clarté. Le catholicisme est rempli de mystères, et ne repose que sur une base voilée.

Le sphinx peut être placé sur le seuil des temples construits de la main des hommes, il ne peut siéger sur le seuil du cœur de l'homme, qui est la vraie porte d'entrée du christianisme.

Le christianisme est le fruit de l'arbre ; le catholicisme ne peut en être que l'engrais.

Le christianisme ne fait ni des monastères ni des anachorètes, parce qu'il ne peut pas plus s'isoler que la lumière du soleil, et qu'il cherche comme elle à répandre par-tout sa splendeur. C'est le catholicisme qui a peuplé les déserts de solitaires, et les villes de communautés religieuses, les uns pour se livrer plus fructueusement à leur salut particulier, les autres pour offrir au monde corrompu quelques images de vertu et de piété qui le reveillassent dans sa léthargie.

Le christianisme n'a aucune secte, puisqu'il embrasse l'unité, et que l'unité étant seule, ne peut être divisée d'avec elle-même, le catholicisme a vu naître dans son sein, des multitudes de schismes et de sectes qui ont plus avancé le règne de la division que celui de la concorde, et ce catholicisme lui-même, lorsqu'il se croit dans le plus parfait degré de pureté, trouve à peine deux de ses membres dont la croyance soit uniforme.

Le christianisme n'eût jamais fait de croisades ; la croix invisible qu'il porte dans son sein n'a pour objet que le soulagement et le bonheur de tous les êtres. C'est une fausse imitation de ce christianisme, pour ne pas dire plus, qui a inventé ces croisades, c'est ensuite le catholicisme qui les a adoptées, mais c'est le fanatisme qui les a commandées, c'est le jacobinisme qui les a composées, c'est l'anarchisme qui les a dirigées, et c'est le brigandisme qui les a exécutées.

Le christianisme n'a suscité la guerre que contre le péché, le catholicisme l'a suscité contre les hommes.

Le christianisme ne marche que par expériences certaines et continues ; le catholicisme ne marche que par des autorités et des institutions. Le christianisme n'est que la loi de la foi ; le catholicisme n'est que la foi de la loi.

Le christianisme est l'installation complète de l'âme de l'homme au rang de ministre et d'ouvrier, du Seigneur, le catholicisme borne l'homme au soin de sa propre santé spirituelle.

Le christianisme unit sans cesse l'homme à Dieu, comme étant par leur nature, deux êtres inséparables, le catholicisme, en employant parfois le même langage, nourrit cependant l'homme de tant de formes, qui lui fait perdre de vue son but réel, et lui fasse prendre ou même lui fait contracter nombre d'habitudes qui ne tournent pas toujours au profit de son véritable avancement.

Le christianisme repose immédiatement sur la parole non écrite, le catholicisme repose en général sur la parole écrite ou sur l'évangile, et particulièrement sur la messe.

Le christianisme est une active et perpétuelle immolation spirituelle et divine, soit de l'âme de Jésus-Christ, soit de la nôtre. Le catholicisme, qui se repose, particulièrement sur la messe n'offre en cela qu'une immolation ostensible du corps et du sang du réparateur.

Le christianisme ne peut être composée que de la race sainte qui est l'homme primitif, ou de la vraie grâce sacerdotale. Le catholicisme, qui se repose particulièrement sur la messe, n'étoit, lors de la dernière pâque du Christ, qu'aux degrés initiatifs de ce sacerdoce, car lorsque le Christ célébra l'Eucharistie, avec ses apôtres et qu'il leur dit : Faites ceci en mémoire de moi, ils avoient bien reçu déjà le pouvoir de chasser les démons, de guérir les malades, et de ressusciter les morts, mais ils n'avoient pas encore reçu le complément le plus important de la prêtrise, puisque la consécration du prêtre consiste dans la transmission de l'Esprit saint et que l'Esprit saint n'avoit point encore été donné, parce que le réparateur n'avoit point encore été florifié (Jean 7 : 39).

Le christianisme devient un continuel accroissement de lumières, dès l'instant que l'âme de l'homme y est admise, le catholicisme ; qui a fait de la sainte cène le plus sublime et le dernier degré de son culte, a laissé les voiles s'étendre sur cette cérémonie, et même, comme je l'ai remarqué en parlant des sacrifices il a fini par insérer dans le canon de la messe, les mots = Mystérieux fideli, qui ne sont point dans l'évangile et qui contredisent l'universelle lucidité du christianisme.

Le christianisme appartient à l'Éternité, le catholicisme appartient au temps.

Le christianisme est le terme ; le catholicisme, malgré la majesté imposante de ses solennités, et malgré la sainte magnificence de ses admirables prières, n'est que le moyen.

Enfin, il est possible qu'il y ait bien des catholiques qui ne puissent pas juger encore ce que c'est que le christianisme, mais il est impossible qu'un vrai chrétien ne soit pas en état de juger ce que c'est que le catholicisme, et ce qu'il devrait être.

Lorsqu'on fait honneur au christianisme du progrès des arts, et particulièrement du perfectionnement de la littérature et de la poésie, on lui attribue un mérite que ce christianisme est bien loin de revendiquer. Ce n'est point pour apprendre aux hommes à faire des poèmes et à se distinguer par de charmantes productions littéraires, que la parole est venue dans le monde, elle y est venue, non pas, pour faire briller l'esprit de l'homme aux yeux de ses semblables, mais pour faire briller l'esprit éternel et universel aux yeux de toutes les immensités.

Pourquoi le christianisme n'a-t-il pas besoin de s'occuper de tous ces talents des hommes ? C'est qu'il habite parmi les merveilles divines, et que, pour les chanter, il n'a pas à chercher comment il s'exprimera, elles lui fournissent à la fois les affections, l'idée et l'expression. Aussi c'est lui seul qui peut répondre à l'observation que font d'éloquens écrivains : On ne sait pas où l'esprit humain a été chercher cela, toutes les routes pour arriver à ce sublime sont inconnues. Car dans cet ordre là l'esprit humain n'a rien cherché, puisque l'esprit du christianisme lui a donné tout.

Mais bien plus, le catholicisme à qui l'on donne avec trop de facilité le nom de christianisme, ce catholicisme dis-je, n'est pas lui-même ce qui a produit le développement de la littérature et des arts. Ce n'est point dans lui ni par lui que les poètes et les artistes modernes se sont formés ; ils ont considéré les chefs-d'œuvres de l'antiquité qui étoit païenne, ils ont cherché à les imiter, mais comme ils vivoient au milieu des institutions du catholicisme, il n'est pas étonnant que leurs travaux se portassent presque généralement sur des objets religieux.

Il n'est pas étonnant non plus qu'en s'approchant de plus en plus de ces objets religieux, ils découvrirent et les beautés réelles avec lesquelles ils ont toujours quelques rapports, et les sources inépuisables de trésors dont la Bible est remplie, parce qu'elle contient des fruits de la parole. Enfin, il n'est pas étonnant qu'ensuite ils aient essayé d'appliquer ces trésors et ces beautés à l'espèce d'art qu'ils cultivoient, et que par là ils espérassent d'en étendre la gloire, comme, en effet, il n'est aucun art qui n'en ait retiré de l'illustration.

Mais il est si peu vrai que le catholicisme fuit le principe et le mobile de l'illustration des arts et de la littérature, qu'au contraire, ce sont ces arts eux-mêmes et cette littérature qui ont suggéré au catholicisme l'idée de les employer à sa propre illustration. Car le catholicisme admirant avec raison ces chefs-d'œuvres des arts et de la littérature, a cherché bientôt à faire des uns l'ornement de ses temples, et des autres l'alignement et la gloire de l'éloquence de ses orateurs et des illustres écrivains qu'il renferme dans son sein.

En effet, s'il n'y avoit pas eu des Phidias et des Praxitèles, est-on bien sûr que nous eussions eu les Raphaël et les Michel-Ange, ainsi que les chefs-d'œuvres qu'ils ont enfantés, après en avoir puisé les sujets dans l'ordre des choses religieuses. S'il n'y avoit pas eu un Démosthène, et un Cicéron, qui sait si nous aurions un Bossuet et un Massillon ? S'il n'y avoit pas eu un Homère et un Virgile jamais le Dante, La Tasse, Milton, Klopstok, n'auront probablement songé à revêtir des couleurs de la fiction poétique les faits religieux qu'ils ont chantés, parce que le génie épuré du simple catholicisme même se seroit opposé à ces fictions, et à ces ouvrages de l'imaginative des hommes.

Mais si l'empire de Constantinople n'avoit pas été renversé, le catholicisme qu'il joui lui-même de tant de merveilles et de tant de génies dans tous les genres dont cet événement l'a rendu comme le centre et le foyer ? Et si l'Italie n'avoit pas reçu ce brillant héritage, La France, qui en écrivains et en orateurs, a été la plus belle couronne du catholicisme auroit-elle eu en ce genre un tel degré de gloire ?

Nous pouvons avec confiance nous décider pour la négative, et affirmer que sans le siècle de Jules II et de Léon X le catholicisme n'eut pas développé tous les talents et recueilli toutes les palmes qui l'ont distingué sous Louis XIV. Mais comme toutes ces ressources étrangères dont nous parlons, tous ces arts, tous ces modèles de l'antiquité dans l'éloquence et la littérature ne prêtoient au catholicisme qu'une vie d'emprunt, comme ils le portoient bien plus vers une gloire humaine, que vers une gloire solide, et substantielle qu'ils ne connoissent pas eux-mêmes ils ne pouvoient pas lui procurer un avantage durable et toujours croissant.

Aussi, n'ayant avec lui que des rapports précaires et fragiles, ils n'ont pas tardé à le laisser derrière eux et à porter seuls la couronne. Plus, ils ont fait de progrès plus le catholicisme a reculé, et l'on a vu en effet combien ils ont étendu leur règne dans le XVIII^e siècle, et combien dans ce même siècle le catholicisme a décliné, et l'on peut ajouter qu'ils sont bien loin de lui céder l'empire dans l'époque actuelle, malgré les efforts du gouvernement pour le rétablir, or, c'est une victoire qu'ils n'obtiendroient pas si aisément sur le christianisme ou sur la parole.

Si nous remontons à des époques plus anciennes, nous verrons qu'ils ont toujours été comme les subsidiaires du catholicisme, et jamais ses élèves ni ses pupilles. Dans les premiers siècles de notre ère, les Saints pères qui n'avoient déjà plus qu'un reflet et qu'un historique du vrai christianisme, et qui n'élevoient chaque jour que l'édifice du catholicisme ; vivoient au milieu des monumens littéraires de la Grèce et d'Alexandrie, ils y puisèrent des couleurs importantes, quoiqu'inégales ; qu'ils ont répandues dans leurs écrits.

Ils puisèrent même chez les célèbres philosophes de l'antiquité plusieurs points d'une doctrine occulte, qu'ils ne pouvoient expliquer que par lettre de l'Évangile, n'ayant plus la clef du véritable christianisme. Voilà pourquoi ils ne furent la plupart que comme des disciples de ces philosophes, tandis qu'ils auroient dû en être les maîtres.

Quand les siècles de barbarie furent arrivés, quand les beaux-arts, la belle littérature, et les nombreux monumens de l'esprit humain furent anéantis, le catholicisme perdit aussi bientôt l'illustration qu'il en avoit reçue, et n'ayant point de fixité à lui, étant toujours mobile, toujours dans la dépendance des impressions externes, il ne put pas résister à l'impétuosité du torrent qui se débordoit.

Après avoir été érudit et élégant avec les Platon, les Aristote, les Cicéron, il fut ignorant et grossier avec les peuples grossiers et ignorans qui inondèrent l'Europe. Il devint barbare et féroce avec les peuples féroces et barbares, et n'ayant d'un côté, ni la douce lumière, ni la puissance irrésistible du christia-

nisme, et de l'autre, ni le frein des lettres, ni l'exemple des peuples policés, il ne se fit plus remarquer que par les fureurs fanatiques d'un despotisme en délire. On peut dire que telle a été son existence pendant près de dix siècles.

Si l'on voit partout ces faits que le catholicisme n'a jamais eu que des rapports de dépendance avec les arts et la littérature, et qu'il n'a jamais eu sur eux une influence active et directe, que dirons-nous donc du christianisme qui non-seulement n'a point eu ces rapports directs avec eux, mais qui même n'a point eu à leur égard les rapports de la dépendance. Pour justifier la distance immense de ces arts et de cette littérature avec lui, nous pouvons donc nous contenter de répéter que dans ces œuvres l'homme, c'est l'esprit de l'homme et quelquefois moins qui fait tous les frais ; et que dans le christianisme, c'est l'éternelle parole seule qui s'en charge.

Je sais combien cette idée aura peu de crédit auprès des littérateurs religieux, même croyans, malgré les efforts qu'il font pour glorifier ce qu'ils appellent le christianisme, mais la marche même des plus remarquables de ces littérateurs croyans me force à m'appuyer de plus en plus sur cette idée, parce que tout en paroissant croire au christianisme ; ils ne croient peut être réellement qu'au catholicisme.

L'un de ces éloquens écrivains dit avec une douce sensibilité qu'il a pleuré, et puis, qu'il a cru. Hélas que n'a-t-il eu le bonheur de commencer par être sur. Combien ensuite il auroit pleuré.

Il pardonnera, je l'espère, à un ancien cultivateur de la philosophie divine de faire les observations que je me permets ici, d'autant qu'il sembleroit être absolument pour moi, à n'en juger que par le beau parallèle qu'il fait de la Bible avec Homère, si toutefois il avoit pu donner à son christianisme une base plus solide que la lettre de la Bible. Néanmoins il paraît incomparablement plus avancé en fait de croyance que ses collègues, car, parmi les littérateurs, même religieux, combien en est-il qui soient dévoués de cœur et d'esprit à ce christianisme de la lettre, ou, ce qui est la même chose, au catholicisme.

Mais si lui-même, malgré sa croyance, ne s'aperçoit pas que la plupart des auteurs qu'il loue sous le rapport religieux, non-seulement n'ont pas été influencés par le catholicisme, mais suivent souvent en outre dans leurs écrits une route contraire à la lettre de la Bible, comment pourrais-je les regarder comme ayant été influencé par le véritable christianisme.

Il est vrai qu'au milieu des ravissements qu'excitent en lui les fameux poètes qu'il passe en revue, il lui échappe des élans de franchise et de vérité qui me montrent que, par nature il est réellement de mon système, et que ce n'est que par accident qu'il s'en écarte. C'est ce qui se voit clairement dans ce qu'il dit au sujet de l'histoire du genre humain tracée en peu de mots par la Genèse. Il ne peut s'empêcher de crier : Nous trouvons dans cette scène de la Genèse, quelque chose de si extraordinaire et de si grand, qu'elle se dérobe à toutes les explications du critique, l'admiration manque de termes, et l'art rentre dans la poussière. Je dirai moi au sujet de cet art : Plût à Dieu qu'il ne fût jamais sorti de cette poussière, car il ne devoit pas avoir d'autre demeure, il auroit dû sans cesse laisser le champ libre à la parole.

Voyons, en effet, ce que l'art a produit en s'approchant des grandes vérités.

L'éloquent écrivain en question a beau s'extasier au sujet du réveil d'Adam, et dire que Milton n'eut point atteint ses hauteurs, s'il n'eut connu la véritable religion, je répondrai que si Milton avoit connu le vrai christianisme qui est la parole, il nous auroit peint Adam sous d'autres couleurs.

L'art n'a d'autres secrets que de faire des rapprochemens d'après les objets qui sont livrés à sa connoissance. Cet art nous apprend que l'enfant est un être, qui s'éveille à la vie, dont les yeux s'ouvrent, et qui ne sait d'où il sort. C'est sur cet exemple que Milton a tracé le portrait d'Adam, il n'en fait qu'un grand

enfant, à cela près qu'il lui donne un sublime sentiment de sa nature, et d'émiens pouvoirs de nommer les choses, ce qui est refusé à l'enfant, et l'on seroit embarrassé de dire pourquoi le père les ayant eus, l'enfant ne les auroit pas aussi, puisque le fruit doit tenir de son arbre générateur.

Or, c'est aussi chez l'homme enfant et l'homme sauvage que les matérialistes et les idéologues ont puisé les fragiles systèmes de leurs sensations, de l'origine des langues; etc. et c'est en s'arrêtant, là qu'ils ont finalement animé tout notre être. Mais la Bible (car je ne puis dire que cela ici) qui est censée avoir servi de guide à Milton, nous montre Adam sous une autre face.

Premièrement, on peut croire qu'Adam, au sortir des mains du créateur, n'étoit point assujéti au sommeil, puisque ce n'est qu'après qu'il a eu donné les noms à chaque chose ; que le créateur lui envoya un sommeil ; pendant lequel la femme est extraite de ses os ou de ses puissantes essences.

Secondement, il est probable que ce sommeil et cette extraction étoient une suite d'une altération quelconque déjà commencée dans Adam, puisque le Créateur avoit dit à la suite de la création (à la fin du premier chapitre de la Genèse) que toutes les œuvres qu'il avoit faites étoient bonnes ; et que cependant il dit : (dans le second chapitre) qu'il n'est pas bon que l'homme soit seul.

Troisièmement, soit que cette exacte application des noms aux choses ait été faite par Adam au sortir des mains du Créateur, ou seulement après cette altération commencée (ce dont le texte joint à la réflexion précédente, semble laisser le choix, quoique les principes excluent la seconde hypothèse) il est sur, selon la lettre, que cette application des noms aux choses s'est faite avant le sommeil.

Dans ce cas-là, Adam devoit jouir alors d'une grande lumière et d'une science vaste et efficace, puisque le créateur l'avoit établi sur tous les ouvrages de ses mains, puisqu'il l'avoit installé lui-même dans le jardin des délices, et puisqu'il l'avoit chargé de le cultiver en livrant toutes les plantes dont il étoit rempli, et même l'arbre de la science du bien et du mal ; dont il lui défendit de manger.

Ainsi donc Adam, n'avoit pas besoin de s'éveiller à la vie, mais c'est lui au contraire qui éveilloit la vie dans les êtres, ce qui est très différent de ce qui se passe dans les enfans, mais l'art avoit voilé ces choses à Milton ; en le livrant à son imaginative.

C'est aussi d'après l'art qu'il a peint les amours d'Adam et Eve, les supposant toujours l'un et l'autre dans leur premier état céleste où ils n'étoient plus. Car il leur reconnoît des sexes, et célèbre l'accomplissement de leur mariage qui ne pouvoit avoir lieu que selon la loi des animaux ; et qui produisit un fruit si mauvais dans la personne de Caïn.

Or, comment auroient-ils connu l'amour pur, s'ils étoient déjà sous la loi animale ? Et comment auroient-ils connu l'amour animal s'ils n'avaient pas déjà connu en eux les organes de leur bestialité, puisque nous voyons que dans l'homme, l'époque de l'amour est celle où sa bestialité lui parle ? Mais comment auroient-ils connu cette bestialité, s'ils n'eussent été coupables, puisque selon le texte, ce n'est qu'alors qu'ils s'aperçurent qu'ils étoient nus ? Et s'ils étoient coupables, que deviennent donc leurs célestes amours, toute leur pureté et toute leur innocence dont le poète se plaît à faire de si brillans tableaux ?

Sans doute ils n'avoient point alors cette pudeur impudique qui n'est qu'une pudeur secondaire et d'éducation, mais ils avoient une honte profonde appuyée sur la comparaison de l'état bestial où ils se trouvoient avec l'état qu'ils devoient de perdre, car c'est alors que leurs yeux furent ouverts sur leur avilissante dégradation, et fermés sur les merveilles divines.

Milton n'a point connu les dégradations de la prévarication de nos premiers parens, parmi lesquelles il en est une ou, en effet, ils ont pu passer quelques

moments, de délices dans le jardin d'Eden, après l'altération commencée, mais où ils s'occupèrent plus des recommandations du souverain Maître, et de la défense qu'il leur avoit faite, que de leurs charmes et de leur amour, et quand ce degré là fut passé ; ils se trouvèrent probablement trop occupés de leur laborieuse et périlleuse situation, pour conserver si paisiblement et si tendrement ensemble : ce qui ne convient qu'aux amans aveugles, et oisifs de notre monde qui n'ont que cela faire.

Milton a donc copié ces amours-là sur les conseils de la terre, quoiqu'il en ait magnifiquement embelli les couleurs. Oui, la longue description des amours d'Adam et Eve, prouve que, dans cette circonstance, le poète n'avoit trempé tout au plus qu'à moitié son pinceau dans la vérité. L'écriture est d'ordinaire plus concise sur ces sortes de détails. Dans l'exemple actuel elle se borne à dire qu'Adam connut Eve qu'elle conçut et engendra Caïn en disant : je possède un homme par la grâce de Dieu. Je répète donc, que, comme le christianisme ou la parole ne se trouveroit pas honoré d'avoir contribué à l'enfantement de toutes ces fictions de Milton, il est bien loin de les revendiquer.

Ce n'est pas que comme amateur de la littérature, je n'admire le talent poétique de Milton, et que je ne sois enchantée des traits magnifiques qui sortent de son pinceau. Je suis fort aise aussi ; comme dévoué à la chose religieuse, qu'il nous retrace quelques nuances de bonheur céleste, et de l'amour pur qui lui sert de base ; et en faveur de ces douces peintures je suis prêt à lui passer son anachronisme ; mais, comme amateur de la vérité, je regrette que cet auteur, ainsi que tous ses confrères, ne donne pas des choses plus exactes, étant censé parler le langage des Dieux.

Le droit d'un poète s'étend bien jusqu'à broder, à son gré, sur le canevas de l'histoire des hommes ; mais il lui est interdit d'en faire autant de l'histoire de l'homme. Il n'y a que la vérité qui doit se charger d'en parler.

Ce peu d'exemples doit suffire pour faire comprendre l'immense distance du christianisme à l'art des littérateurs religieux, et fixer les bornes de l'influence que notre éloquent écrivain attribue au christianisme sur la poésie. Il n'y a aucun des grands ouvrages qu'il passe en revue sur lesquels il ne fût possible d'appliquer nos remarques, sans compter qu'il se trouveroit plusieurs de leurs auteurs qui, malgré les magnifiques couleurs religieuses, sorties de leur pinceau, non-seulement ne croyoient pas au christianisme ; c'est à dire à l'éternelle parole mais même ne croyoient pas au catholicisme qui auroit dû représenter cette parole sur la terre.

En général, je trouve que quand les littérateurs et les poètes se sont emparés des richesses de l'écriture sainte, ils les ont plutôt altérées qu'embellies, soit en les mêlant avec des couleurs fausses, soit en les affaiblissant par des diffusions, parce qu'ils n'étoient pas dirigés dans leur entreprise par le véritable esprit du christianisme, aussi n'ont-ils jamais plus brillé que quand ils se sont contentés de montrer ces richesses dans leur simplicité et leur intégrité littéraire. En effet, pourquoi Athalie est-elle regardée comme un chef-d'œuvre de perfection ? C'est que Racine n'a fait pour ainsi dire dans cet ouvrage que copier l'Écriture.

Car les savans critique dans la littérature, auront beau louer l'art avec lequel il a ordonné son poème, le vulgaire est comme étranger à ces sortes de secrets, mais il ne n'est pas aux beautés simples et sublimes renfermés dans l'Écriture, et plus on les lui présentera nues, plus on sera sûr de le frapper. Voyez l'effet imposant que produit au théâtre ce simple vers dont la lettre est à toutes les pages de la Bible : Je crains Dieu... et n'ai point d'autre crainte ?

(à suivre)

Nous avons lu pour vous...

par Serge HUTIN

• Lyon et Catherine SPRAGUE de **CAMP, Les énigmes de l'archéologie.** Préface de Jacques BERGIER. Encyclopédie Planète, 1965.

Un panorama fort vivant et complet des problèmes tels que l'Atlantide, la Lémurie, les ruines de Zimbabwé, les statues géantes de l'île de Pâques, etc.

Regrettons seulement que les deux auteurs, si ouverts pourtant aux hypothèses archéologiques non-conformistes, se permettent une exécution « rationaliste » par trop facile des doctrines traditionnelles sur l'Atlantide et sur le continent de Mu.

• **L'Homme et la connaissance.** Editions « Le Courrier du Livre », (21, rue de Seine - PARIS, VI^e). Prix : 12 F.

Il était regrettable de voir les belles conférences données 26, rue Bergère (Paris - 9^e) par des personnalités spirituelles des diverses tendances aujourd'hui actives, demeurer inédites. Désormais, le texte intégral en sera publié : le premier recueil de la série comprend les entretiens donnés sur le thème général **Tradition et Liberté.**

• Wilhelm MOUFANG et William O. STEVENS, **Le mystère des rêves.** Préface d'Aimé MICHEL. Encyclopédie « Planète », 1965. Prix : 15,40 F.

Les auteurs de cet excellent livre ne se sont pas bornés (ce qui serait déjà remarquable) à l'étude complète des aspects physiologique, psychologique, psychanalytique du rêve. Ils n'hésitent pas à étudier les problèmes, tellement controversés, de la prémonition onirique, d'une survie **post-mortem** de la conscience, etc.

• Henri d'ALLAINES, **Les derniers jours de la création, du septième au dixième.** Editions « Le Courrier du Livre » (21, rue de Seine - PARIS, VI^e), 1965.

L'auteur nous brosse tout le tableau de la période terminale du présent cycle (celle-là même que nous vivons) : pour cela, il utilise non seulement l'exégèse apocalyptique, mais celle des prophéties non bibliques (Prémol, sainte Hildegarde, La Salette, etc.). Livre à lire et méditer très attentivement.

• J.-C. SALEMI, **Le message de l'Apocalypse.** Un fort volume de 588 pages. Editions Sources Vives (26, rue Louis-Blanc - SAINT-LEU-LA-FORET, S.-et-O.). Prix : 25 F.

Tous ceux qui s'intéressent à la cyclogie traditionnelle ne devraient pas manquer de se procurer ce livre ; l'auteur y dévoile le grand secret du dernier livre de la Bible : loin de se dérouler au hasard, l'Histoire, dans ses moindres détails, ne fait que développer le **Plan de Dieu**, selon un impitoyable déroulement **cyclique.**

Nous vivons aujourd'hui l'extrême fin d'un cycle, qui précédera (comme toujours) l'avènement d'un nouvel âge du Monde.

L'homme se trouve mis aujourd'hui à la croisée des chemins : ou suivre ses appétits animaux et devenir captif des conditionnements sataniques, ou suivre la voie du Christ et, en nous purifiant, s'engager vers le retour au Monde de Lumière, d'où nos âmes furent originellement issues.

• Jean **TOURNIAC, Symbolisme maçonnique et tradition chrétienne.** Préface de Jean PALOU. Editions Dervy-Livres, 1965. Prix : 15 F.

Oui ou non, y a-t-il incompatibilité entre l'ésotérisme maçonnique et la révélation chrétienne ? L'auteur s'efforce de résoudre le problème de la manière la plus normale : étudier en profondeur les symboles et les rites mêmes de la Franc-Maçonnerie. Jean TOURNIAC nous montre ainsi comment, loin de s'opposer à la tradition chrétienne, les grands symboles de la Maçonnerie ne prennent toute leur signification que lorsque nous rappelons que le développement de la Maçonnerie opérative (celle des bâtisseurs de cathédrales) se fit en pleine **chrétiété**. Quant à l'ésotérisme des Hauts Grades Ecossais, elle n'est, elle aussi, nullement incompatible — bien au contraire — avec les perspectives chrétiennes.

• Douglas HILL et Pat WILLIAMS, **The Supernatural**. Aldus Booles (Conway Street - Fitzroy Square - LONDON, W.1.), 1965.

Les auteurs se sont attachés, avec une curiosité toujours en alerte mais demeurant très avertie, au redoutable problème de la réalité objective des phénomènes que l'on rattache (à tort ou à raison) à ce qu'on nomme le **suraturel**.

Ce somptueux panorama — illustré de nombreuses photographies en noir et en couleurs — aborde tour à tour les phénomènes métapsychiques et psychiques, la magie, la sorcellerie, les arts divinatoires, l'alchimie, etc.

LA LIBRAIRIE L'INCUNABLE

(16, rue Nazareth)

(31) - TOULOUSE (Haute-Garonne) - France

Est en mesure de vous fournir tous les ouvrages analysés dans la Revue **l'Initiation**, de même que tous ceux concernant l'Occultisme, l'Esotérisme, le Symbolisme, l'Orientalisme, le Magnétisme, la Radiesthésie, l'Homéopathie, la Phytothérapie, etc... S'adresser à notre S. : Madame Andrée AZAM.

Informations

• RITUEL MARTINISTE OPERATIF ET GENERAL 1966-1967

Ce rituel, d'un particulier intérêt, a été publié *in-extenso* dans le n° 1 de 1962 de la revue L'INITIATION. (Les commandes doivent être adressées à G. COCHET, 8, rue Stanislas-Meunier, Paris (20°). C.C.P. Paris 9996 47). Le prix de l'exemplaire est de 5 F.

Pour 1966-67, les dates à venir d'opérations rituelles sont les suivantes : 10 avril, 1^{er} mai, 5 juin, 3 juillet, 31 juillet, 28 août, 25 septembre, 30 octobre, 28 novembre, 25 décembre, 22 janvier 1967, 26 février, 26 mars.

• Liste des Groupes Martinistes relevant de l'O. : M. : au 1^{er} mars 1966 : Louis-Claude de St-Martin (TOULOUSE) - Kosmos (PARIS) - Fides (PARIS) - St-Jean (PARIS) - Henry Dupont (LYON) - Fraternité (PARIS) - Constant Chevillon (REIMS) - Jean Bricaud (LYON) - Albert Legrand (ROUEN) - Papus (CHICAGO) - J. B. Willermoz (PARIS) - Bethel (Chili) - Paul Sédir (CHILI) - Chile (CHILI) - Constant Chevillon (CHILI) - Lucien Chamuel (PEROU) - Amour (COTE D'IVOIRE) - Paul Sédir (SUISSE) - Georges Crépin (PARIS) - Louis Gastin (LILLE) - Papus (GABON) - Papus (DAHOMÉY) - Emile Ehlers (BRUXELLES) - Martinez de Pascuallis (BRUXELLES) - Amélie de Boisse-Mortemart (PARIS) - Louis Encausse (TOULOUSE) - Raoul Fructus (MARSEILLE) - Papus (CONGO) - Papus (HAITI) - J.B. Willermoz (DAKAR) - Eliphaz Lévi (PARIS) - Aurore du Togo (TOGO) - Le Maître Philippe (GUADELOUPE) - Papus (CLERMONT-FERRAND) - Martinez de Pascuallis (VENEZUELA) - Henry Dupont (MADAGASCAR), d'autres groupes en ARGENTINE, au PARAGUAY et 24 Cercles : d'étude tant en France qu'à l'étranger.

• Nous avons reçu les revues suivantes, intéressantes à divers titres :

Les Amitiés Spirituelles (5, rue de Savoie, Paris-6°). — *Astral* (42, rue des Marais, Paris-10°). — *Les Cahiers astrologiques* (27, bd de Cessole à Nice). — *Cahiers d'études cathares* (Arques, Aude). — *Le Lotus bleu, revue théosophique* (4, square Rapp à Paris-7°). — *The Martinist review* (Gordon H. Stuart 124, North Carson Street à Toronto 14, Ontario, Canada). — *Le Monde du Graal* (6, rue Déserte à Strasbourg, Bas-Rhin). — *Le Monde spiritualiste* (3, rue des Grands-Champs à Orléans). — *Planète* (13, rue Yves-Toudic à Paris-10°). — *Revue métapsychique* (1, place Wagram, Paris-17°). — *Revue spirite* (Soual, Tarn, et 8, rue Copernic, Paris-16°). — *Rose-Croix*, revue officielle de l'A.M.O.R.C. (Editions Rosicruciennes, 56, rue Gambetta à Villeneuve-Saint-Georges (S.-et-O.)). — *Studi Iniziatici, Mondo Occulto* (Via Luca Giordano, 120 à Naples, Italie). — *Survie* (10, rue Léon-Delhomme, Paris-15°). — *Le Symbolisme* (23, rue André-de-Lohéac, à Laval, Mayenne). — *La Tour Saint-Jacques* (55, rue Saint-Jacques, Paris-5°). — *Tribune psychique* (1, rue des Gatines, Paris-20°). — *La Voie Solaire*, 34, rue Godot-de-Mauroy, Paris-9°).